

L'ENVERS D'UNE CONSPIRATION  
(1860)



ALEXANDRE DUMAS

L'envers d'une conspiration  
comédie en cinq actes

*Vaudeville. – 4 juin 1860.*

LE JOYEUX ROGER  
2015

ISBN : 978-2-924529-24-9

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## ACTE PREMIER

*L'intérieur d'une petite maison isolée, bâtie sur la plage de Scheveningen, à deux lieues de La Haye. À droite, un grand fauteuil, une table, une fenêtre ; porte au fond, porte à gauche ; sièges ; un grand bahut.*

Scène première

Pitter Bach, madame Bach.

Au lever du rideau, ils sont à table et achèvent de souper. Pitter avale un petit verre d'eau-de-vie, se renverse sur le dossier de sa chaise et fait claquer sa langue d'un air satisfait ; puis il prend une pipe et la bourre de tabac qui se trouve dans un grand pot placé sur la table. – Madame Bach commence à enlever le couvert.

PITTER

Là, maintenant que Dieu nous a fait la grâce de nous donner un bon souper, un morceau de fromage pour dessert, et un verre de schiedam par-dessus, je crois, madame Bach, que ce que nous avons de mieux à faire, sauf meilleur avis, c'est de le remercier de ses bontés, et de nous mettre au lit ; qu'en dites-vous ?

MADAME BACH, continuant  
à débarrasser la table

Vous savez, Pitter, que je vous suis soumise en tout point ; qu'il soit donc fait selon votre volonté.

PITTER

Oui, oui, oui ! Je sais que vous êtes une bonne femme, un peu bavarde, un peu... (On frappe à la porte.) Bon ! qui frappe à pareille heure ?

MADAME BACH, regardant  
le coucou, à droite

En effet, neuf heures et demie.

PITTER

Ne serait-ce point ce cavalier qui nous donne dix souverains par mois pour disposer de temps en temps, pendant une nuit, de notre maison ?

MADAME BACH

Vous n'avez aucune mémoire, Pitter ; rappelez-vous que, fatigué, la dernière fois qu'il est venu, d'avoir frappé une heure avant de parvenir à nous réveiller, il vous a demandé une clef, que vous lui avez donnée.

PITTER

C'est vrai ; peut-être aussi est-ce quelqu'un qui se trompe. (On frappe de nouveau.) Ah ! ah !

MADAME BACH

Demande qui cela est... Veux-tu que je demande, moi ?

PITTER, d'un ton peu rassuré

Non ; si ce sont de mauvais coquins, comme il en rôde la nuit sur notre plage de Scheveningen, ou des matelots ivres, mieux vaut que ce soit moi qui leur parle ; une voix d'homme impose plus qu'une voix de femme. (On frappe une troisième fois.) Que voulez-vous ?

UNE VOIX DE FEMME

Entrer, d'abord.

PITTER

Et pour quelle cause voulez-vous entrer ?

LA VOIX

Pour vous faire gagner cent florins.

PITTER et MADAME BACH, se regardant

Cent florins ?

LA VOIX

Seulement, ouvrez vite ; je désire ne pas être vue.

PITTER, faisant tourner la clef dans la serrure

Je crois que je puis, d'après le son de cette voix, ouvrir sans danger.

(Une femme voilée pousse la porte.)

Scène II

Les mêmes, une dame voilée.

LA DAME

Oui, mon cher maître Bach, vous le pouvez. Là !... mainte-

nant, refermez cette porte.

PITTER

Pardon, madame, mais qui êtes-vous ?

LA DAME, levant son voile

Vous me faites justement la seule question à laquelle je ne puisse pas répondre.

MADAME BACH

Seriez-vous poursuivie ?

LA DAME

Je ne crois pas... Épiée tout au plus ; mais, par bonheur, je suis à peu près sûre de n'avoir été vue de personne. Causons donc tranquillement de nos affaires.

PITTER

Nous avons donc des affaires ensemble ?

LA DAME

Pas encore... Mais nous allons en avoir, à ce que je présume.

MADAME BACH

Alors, madame, donnez-vous la peine de vous asseoir.

LA DAME, s'asseyant

Volontiers... Je suis venue à pied, et comme je n'ai pas une grande habitude de marcher, surtout dans le sable, je suis fatiguée.

MADAME BACH, à son mari

C'est une grande dame !

PITTER

Hum ! il est bien tard pour une grande dame.

LA DAME

Voici donc ce que je voulais vous dire...

PITTER

À propos des cent florins dont vous me parliez tout à l'heure ?

LA DAME

Justement, maître Pitter.

PITTER

Je vous écoute.

LA DAME

J'aborde nettement la question. Pouvez-vous me céder votre maison pour cette nuit ?

PITTER

Plaît-il ?

MADAME BACH, à son mari

Notre maison ! Madame demande si, pour cette nuit, nous pouvons lui céder notre maison.

PITTER

J'entends bien... j'entends bien, et c'est justement ce qui m'embarrasse.

LA DAME

Répondez : oui ou non.

PITTER

Je répondrais bien oui.

LA DAME

Si vous répondez oui, les cent florins sont dans cette bourse.

MADAME BACH

Tu entends, Pitter, les cent florins.

PITTER

Parbleu ! oui, j'entends... seulement, il y a une difficulté.

LA DAME

Laquelle ? Dites. Peut-être la lèverons-nous.

PITTER

Notre maison n'est pas tout à fait libre, madame.

LA DAME

Comment cela ?

PITTER

Nous l'avons louée à un gentilhomme.

LA DAME

Qui s'appelle ?

PITTER

Je ne saurais vous dire, madame ; quand nous lui avons demandé son nom, il nous a fait la même réponse que vous quand nous vous avons demandé le vôtre.



LA DAME

Mais si, en effet, comme vous le dites, maître Pitter, un gentil-homme a loué votre maison, comment se fait-il que ce soit vous qui l'habitez, et non pas lui ?

PITTER

Excusez-moi, madame, mais il ne l'a pas louée pour l'habiter.

LA DAME

En ce cas, à quoi lui sert-elle ?

PITTER

À y venir de temps en temps passer une nuit.

LA DAME

Ah ! ah !

MADAME BACH

En tout bien tout honneur, madame ; sans cela, croyez bien que, ni pour or, ni pour argent, il ne l'aurait eue.

LA DAME

Je vous crois, madame Bach... Mais qu'appellez-vous de temps en temps ?

PITTER

Dame ! depuis trois mois, et même plus, que nous avons fait marché avec lui, à dix souverains par mois, il n'est encore venu que trois fois.

LA DAME

Ce serait donc un grand hasard qu'il vînt cette nuit ?

PITTER

Dame !...

LA DAME

Ne le pensez-vous pas ?

MADAME BACH

En effet, n'est-ce pas, Pitter ?

PITTER

Aussi, s'il faut vous le dire, je ne vois pas un énorme inconvénient...

LA DAME

À ce que, après avoir reçu dix souverains du cavalier inconnu,

vous receviez cent florins de la dame voilée ?

PITTER

Si cependant, madame, tandis que vous êtes là, le cavalier arrivait...

LA DAME

Est-il jeune ?

MADAME BACH

Autant que nous en avons pu juger, sous le manteau qui l'enveloppait, ce doit être un homme de trente à trente-cinq ans.

LA DAME

Le croyez-vous de bonne naissance ?

PITTER

Je lui ai, pour ma part, trouvé fort grand air.

LA DAME, se levant

Alors, voyant une femme, il aura, selon toute probabilité, la courtoisie de me céder la place.

MADAME BACH

Oh ! sans aucun doute !

PITTER

Cependant, notez ceci : nous ne répondons de rien.

LA DAME

Je ne vous demande pas d'être sa caution. Voici vos cent florins.

PITTER, à sa femme

Eh bien, tu les prends ?

MADAME BACH

Pareille bénédiction ne tombe pas sur une maison tous les jours.

PITTER

Madame a-t-elle d'autres ordres à nous donner ?

LA DAME

Mettez cette lampe sur la cheminée.

(Elle tire de sa poche une lettre qu'elle relit.)

MADAME BACH

Elle y est.

LA DAME

Desservez cette table.

PITTER

C'est fait.

LA DAME

Approchez-la de la fenêtre.

PITTER

Est-ce bien ainsi ?

LA DAME

Ah ! maintenant, vous n'avez peut-être pas ce que je vais vous demander.

MADAME BACH

Que madame dise toujours.

LA DAME

J'ai besoin de trois bougies.

MADAME BACH

Nous les avons... Ce cavalier ne brûle que de la cire. Trois bougies, Pitter !

PITTER

Où faut-il les placer ?

LA DAME

Sur la table. Maintenant... (Indiquant la première porte à gauche.) Cette porte est celle de votre chambre à coucher, n'est-ce pas ?

MADAME BACH

Oui, madame.

LA DAME

Elle doit avoir une sortie sur la plage ?

MADAME BACH

Non ; mais les fenêtres sont basses et peuvent servir de portes.

LA DAME

Cela revient au même.

PITTER

C'est étrange ! Vous nous faites juste les mêmes questions que nous a faites le gentilhomme.

LA DAME

Étrange, en effet. Finissons... Vous êtes d'honnêtes gens ?

PITTER

Oh ! madame, les Bach sont connus de père en fils.

LA DAME

C'est pour cela probablement que je m'adresse à vous.

PITTER

On n'a fait que nous rendre justice.

LA DAME

Promettez-moi de ne vous livrer à aucune recherche pour savoir qui je suis, ni ce que je viens faire chez vous.

PITTER

Foi de Pitter !

LA DAME

Et vous, madame Bach ?

MADAME BACH

Du moment que Pitter a donné sa parole, c'est pour nous deux.

LA DAME

Allez donc, et me laissez seule.

MADAME BACH, à son mari

C'est égal, je voudrais bien savoir ce qui va se passer ici.

PITTER

Madame Bach, mettez vos yeux dans votre poche, et votre langue par-dessus. Quant à moi, je suis sourd et aveugle.

LA DAME

Pendant que vous y êtes, soyez encore muet, il ne vous en coûtera pas davantage.

(Pitter et sa femme sortent.)

### Scène III

La dame voilée, seule.

J'avais peur que la négociation ne fût plus longue et plus difficile. (Regardant l'heure à une montre enrichie de pierreries.) Dix heures ! La personne que j'attends doit être à son poste. Donnons

le signal ; seulement, ne nous trompons pas... Voyons. (Lisant un fragment de lettre.) « Le 25 mai, 1660, je serai, à dix heures du soir, dans la maison à droite en regardant la mer, par la fenêtre de la maison de Pitter Bach ; si vous avez pu, madame, obtenir de ceux qui l'habitent que cette maison vous soit abandonnée, vous allumerez trois bougies ; vous les placerez sur une seule ligne, en face de la fenêtre ; vous éteindrez les deux bougies des extrémités, puis enfin vous lèverez celle du milieu au-dessus de votre tête. Un signal pareil vous répondra. Alors, madame, vous saurez que je suis arrivée, et je saurai, moi, que je n'ai rien à craindre, non plus que les personnes qui m'accompagnent. » (Elle allume les trois bougies à la lampe, qu'elle éteint, les dispose sur une seule ligne, puis regarde de nouveau la lettre.) C'est bien cela, on répond ! (Elle souffle les bougies des deux extrémités, et élève au-dessus de sa tête celle du milieu.) Très-bien ! le signal se répète. Dieu soit loué ! (Elle enlève la bougie allumée, la place sur la cheminée, ferme la fenêtre, va à la porte et écoute. Au bout d'un instant, on frappe trois petits coups.) Est-ce toi ?

VOIX DE FEMME, au dehors

Oui, madame.

LA DAME

Entre vite. (Entre Edith.) Attends.

(Elle va fermer la porte.)

Scène IV

Edith, la reine.

EDITH

Chère reine !

LA REINE

Que fais-tu donc ?... Dans mes bras, mon enfant ! dans mes bras !

EDITH

Votre Majesté a reçu ma lettre ?

LA REINE

Hier.

EDITH

Hier seulement ?

LA REINE

Oui.

EDITH

Bien intacte ?

LA REINE

Oh ! cela, je n'ose te l'assurer... On imite si bien et si promptement les cachets dans notre heureux temps !

(Elle va s'asseoir.)

EDITH, joyeuse

Reine ! tout va changer pour vous et pour le roi votre époux.

LA REINE

Tu apportes donc de bonnes nouvelles ?

EDITH

D'excellentes ! Tout va à merveille à Londres... Le parti du roi Charles II s'accroît tous les jours... M. Monk...

LA REINE

Silence !

EDITH

Qu'est cela ?

LA REINE

N'as-tu pas entendu le grincement d'une clef dans cette serrure ?

EDITH

Oui.

LA REINE

Entre là !

(Elle pousse la jeune fille dans la chambre à coucher, souffle la bougie et attend. – Nuit sur le théâtre.)

## Scène V

La reine, un cavalier, enveloppé dans un grand manteau.

Le cavalier referme avec soin la porte, tire une lanterne sourde de dessous son manteau, qu'il laisse retomber sur ses épaules, et allume à

la lanterne les deux bougies restées sur la table.

LA REINE, s'écriant, au moment où la lumière  
de la bougie éclaire le visage du cavalier

Le roi !

CHARLES

Hein !... quelqu'un !...

LA REINE, répétant avec surprise

Le roi !

CHARLES

Une femme ?

LA REINE

Non pas une femme, sire... (Elle relève son voile.) Mais la  
reine !

CHARLES

La reine ! Vous ici, madame ?

LA REINE

Oui, sire...

CHARLES

Et que venez-vous faire dans cette pauvre maison, mon  
Dieu ?...

LA REINE

J'adresserai la même question à Votre Majesté.

CHARLES

Moi, madame, je conspire.

LA REINE

Pour qui ?

CHARLES

Pour moi... Et vous ?

LA REINE

Je conspire aussi... Mais, hélas ! contre moi.

CHARLES

Je ne vous comprends pas.

LA REINE

Pour qui vous connaît, sire, la réponse est pourtant bien clai-  
re... Mariée depuis quelques mois à peine à Votre Majesté,

mariée en dehors des conditions ordinaires de la royauté, puisque j'ai le malheur de vous aimer...

CHARLES, galamment

Vous appelez cela un malheur, madame : alors votre malheur est fait de mon bonheur, à moi.

(Il lui baise la main.)

LA REINE

Je sais, sire, qu'il n'existe pas au monde un gentilhomme plus courtois que Votre Majesté ; mais je crains qu'il n'existe pas non plus un mari plus inconstant.

CHARLES, souriant

Asseyez-vous donc, madame.

LA REINE

Et vous, sire ?

(Elle s'assied.)

CHARLES

Je me tiens debout ; ne suis-je pas l'accusé ?

LA REINE

Eh bien, tant que nous serons pauvres, sans cour, sans royaume, proscrits de l'Angleterre, exilés de la France, tolérés à peine en Hollande, je vous aurai là, près de moi. Mon Dieu ! vous me tromperez sans doute !... on dit qu'il vous est impossible de rester un mois fidèle à la même femme ; mais vous reviendrez toujours à celle qui, en vous laissant toute votre liberté, vous garde tout son amour ; tandis qu'une fois sur le trône, hélas ! disposant des places, des honneurs, de l'argent de l'Angleterre, favoris et favorites, tout le monde vous aura, excepté moi.

CHARLES

Oh ! madame !

LA REINE

Que voulez-vous ! c'est ma destinée... glorieuse peut-être pour l'orgueil, mais triste pour le cœur... Peu importe ! je l'accepte ainsi. Je ne vous ai jamais fait un seul reproche : je ne vous en ferai jamais ! J'ai pour vous la tendresse profonde d'une épouse, mais, avant tout, le dévouement sans bornes d'un ami.



CHARLES

Je sais cela, madame, et c'est à deux genoux que je devrais vous remercier.

LA REINE

C'est mon devoir, et l'on ne remercie pas si humblement pour un simple devoir accompli.

CHARLES

Et, malgré tout cet avenir de chimères, vous n'hésitez pas à conspirer *contre vous* ?

LA REINE

Non ; car, en conspirant contre moi, je conspire en même temps pour vous.

CHARLES

Est-ce indiscret, madame, de vous demander où vous en êtes de votre conspiration ?

LA REINE

Mais assez avancée.

CHARLES

En vérité, madame, vous êtes charmante, et j'ai bien envie d'abandonner mon entreprise pour entrer dans la vôtre.

LA REINE

Sire, deux têtes ne vont pas à un seul corps... Il ne faut pas deux chefs au même complot.

CHARLES

Je me contenterai de la seconde place, et vous laisserai la première.

LA REINE

Vous raillez, sire, vous êtes le maître ; seulement (elle se souève), souvenez-vous d'une chose : c'est que votre femme est fille de cette courageuse duchesse de Bragance qui a donné un trône à son époux.

CHARLES

Je vous jure, madame, que je ne demande pas mieux que de tenir mon trône de votre main. Mais voyons, où en êtes-vous ?... Je crois que le moment est venu de nous faire nos confidences,

puisque, parties de deux points différents, nos deux conspirations tendent au même but. Racontez-moi où vous en êtes de la vôtre, et je vous dirai où j'en suis de la mienne.

LA REINE

Commencez, sire ; je ne doute pas de la supériorité de vos combinaisons ; quand vous aurez parlé, je verrai si c'est la peine que je parle.

CHARLES

Hélas ! moi, madame, je dois l'avouer, assez hardi capitaine lorsqu'il s'agit de tenter un coup de main dans le genre de celui de 1651, je suis, lorsqu'il s'agit de négociier, un assez mauvais diplomate ; aussi, dans ce moment, je procède par ambassadeurs.

LA REINE

Ah ! (Elle s'assied.) Et vos ambassadeurs sont... ?

CHARLES

Ashley Cooper et Middleton.

LA REINE

Et quelles sont les puissances près desquelles vous les avez accrédités ?

CHARLES

Ashley Cooper près de M. de Mazarin, Middleton près de M. Monk.

LA REINE

Et vous vous fiez à vos ambassadeurs ?

CHARLES

Je ne me fie à personne, madame...

LA REINE

Eh bien, moi, sire, je sais de bonne source que ces deux hommes vous trahissent et reçoivent de l'argent de vos ennemis.

CHARLES

C'est probable !... puisque ce sont les seuls qui m'en donnent, il faut bien qu'ils le tirent de quelque part.

LA REINE

Qu'espérez-vous de M. Monk et de M. de Mazarin ?

CHARLES

De M. Monk, rien ! de M. de Mazarin, pas grand'chose.

LA REINE

Les connaissez-vous bien tous deux ?

CHARLES

Je crois connaître M. de Mazarin aussi bien qu'homme qui soit au monde ; mais M. Monk, c'est autre chose... personne ne le connaît, lui !

LA REINE

Un second Cromwell, probablement ?...

CHARLES, devenant sérieux un instant

Oh ! M. Monk est un homme bien autrement secret et mystérieux que M. Cromwell ! M. Cromwell, madame – je ne parle certes point avec partialité de l'homme qui a fait tomber la tête de mon père et qui m'a volé mon royaume – ; mais M. Cromwell était un illuminé : il avait des moments d'exaltation, d'épanouissement, de gonflement, comme un tonneau trop plein. Par les fentes de son orgueil, dans ces moments-là, s'échappaient toujours quelques gouttes de sa pensée, et, à l'échantillon, on pouvait arriver à reconnaître sa pensée tout entière. Cromwell nous a laissé pénétrer ainsi plus de dix fois dans son âme, quand il croyait son âme aussi bien fermée que sa cuirasse. Vous êtes femme, vous êtes jeune, vous êtes belle, vous avez toutes les séductions qu'il est donné à une femme d'avoir ; vous êtes la fille d'une duchesse qui a fait de son mari un roi ; enfin, par votre grand'mère Ève, vous avez le serpent pour cousin ; je vous donne M. de Mazarin à vaincre, et je ne doute pas que vous ne m'amenez pieds et poings liés le rusé Sicilien. Mais que Dieu vous garde, madame, d'entreprendre de lutter contre M. Monk ! ce n'est pas un illuminé, lui, malheureusement : c'est un politique ; il ne se gonfle pas, il se resserre. Depuis trois ans, il poursuit un projet dans le fond de son cœur, et nul n'a pu voir encore sur quel but se fixent ses yeux. Tous les matins, comme conseillait de le faire Louis XI, il brûle son bonnet de nuit, dans la crainte qu'il ne

connaisse ses rêves. Aussi, le jour où ce plan, où cette mine lentement et solitairement creusée, éclatera, elle éclatera avec les innombrables conditions de succès qui accompagnent toujours l'imprévu.

LA REINE

Mais enfin, que leur faites-vous demander ?

CHARLES

À M. de Mazarin, un million et cinq cents soldats ; à M. Monk... sa protection...

LA REINE

La protection d'un soldat de fortune !

CHARLES

Ce soldat de fortune, madame, tient l'Angleterre dans sa main. Il en fera à sa volonté un royaume, ou, selon son caprice, la gardera en république. Il couronnera qui il voudra, ou Richard Cromwell, ou M. Lambert, ou moi, ou lui-même.

(On frappe à la porte.)

LA REINE, se levant

Sire, on frappe. Oh ! mon Dieu !

CHARLES

Vous me faites oublier que j'attends mes deux messagers dans cette maison, que j'ai louée pour mes conférences secrètes. C'est ou Ashley ou Middleton qui vient au rendez-vous.

LA REINE

Dois-je me retirer, sire ?

CHARLES, allant à la porte

Non, restez. (Interrogeant.) Le Louvre ou Newcastle ?

UNE VOIX, en dehors

Le Louvre.

CHARLES, à la reine

C'est Ashley Cooper. (Il ouvre la porte.) Entrez.

Scène VI  
Les mêmes, Ashley.

CHARLES

Vous le voyez, Ashley, je vous attendais.

ASHLEY

Votre Majesté n'est pas seule...

CHARLES

Vous pouvez parler, c'est la reine. (Ashley s'incline. Instant de silence.) Eh bien, pourquoi tardez-vous donc tant à me rendre compte de votre mission ?

ASHLEY

Je me presserais davantage si j'avais de bonnes nouvelles à annoncer à Votre Majesté.

CHARLES

Ah ! ah ! le Mazarin refuse le million, à ce qu'il paraît ?...

ASHLEY

Le roi de France n'a pas d'argent.

CHARLES

Mais, au moins, nous accorde-t-il nos cinq cents hommes ?

ASHLEY

Le roi a besoin de tous ses soldats, depuis le premier jusqu'au dernier.

CHARLES

Ainsi, aucun espoir de ce côté ?...

ASHLEY

Aucun.

CHARLES, s'essuyant le front

Allons, peut-être serai-je plus heureux du côté de M. Monk que du côté de monsignor Mazarino Mazarini...

ASHLEY

J'en doute, sire !

CHARLES

Ah ! et pourquoi en doutez-vous ?

ASHLEY

Parce que je suis venu, de la Haye ici, avec Middleton.

CHARLES

Étiez-vous donc convenus de vous faire part, avant de m'en faire part à moi, du résultat de votre ambassade, et vous étiez-vous donné rendez-vous à la Haye ?

ASHLEY

Sire, le hasard seul...

CHARLES

Où avez-vous laissé Middleton ?

ASHLEY

À cent pas d'ici. Il savait que Votre Majesté m'attendait le premier.

CHARLES

Appelez-le.

(Ashley va à la porte.)

LA REINE, se levant, à Charles

Doutez-vous encore que ces hommes vous trahissent ?

CHARLES

Eh ! madame... on trahit bien les puissants ! pourquoi ne trahirait-on pas les faibles ?

LA REINE

Parce que c'est doublement lâche.

## Scène VII

Les mêmes, Middleton.

CHARLES

Entrez hardiment, monsieur, puisque je sais d'avance que vous n'avez que de mauvaises nouvelles à m'apporter.

MIDDLETON

Hélas ! oui, sire.

CHARLES

Vous avez vu M. Monk, cependant ? vous lui avez parlé à lui-même, comme je vous l'avais recommandé, n'est-ce pas ?

MIDDLETON

J'ai vu M. Monk, je lui ai parlé à lui-même.

CHARLES

Il a refusé mes offres ?

MIDDLETON

Il n'a ni refusé ni accepté.

CHARLES

Mais enfin, qu'a-t-il répondu ?

MIDDLETON

Sire, permettez-moi de ne point vous transmettre des paroles qui seraient des outrages, si un rebelle pouvait outrager son roi.

CHARLES

Mon cher Middleton, je n'ai point tenu à connaître les paroles de M. de Mazarin ; mais M. Monk, lui, est un homme supérieur, et il y a toujours un enseignement dans les paroles d'un homme supérieur. Rapportez-moi donc les paroles de M. Monk, non-seulement sans en altérer le sens, mais sans y changer un mot, sans en distraire une syllabe.

MIDDLETON

Sire, je n'oserai jamais.

CHARLES

Je le veux ; je fais plus, je vous en prie.

MIDDLETON

Vous êtes mon maître, sire, je dois obéir à vos ordres. « Dites à celui que vous appelez le roi, que je ne relève de personne, étant le fils de mon épée. Rien, jusqu'ici d'ailleurs, ne le recommande à mon admiration, ne sollicite pour lui mon dévouement. Il a livré des combats qu'il a perdus... C'est donc un mauvais capitaine... »

LA REINE

Sire !...

(Elle se lève.)

CHARLES, lui saisissant le poignet  
et s'adressant à Middleton

Continuez...

MIDDLETON

« Il n'a réussi dans aucune négociation... C'est donc un mau-

vais diplomate... »

LA REINE

Sire !...

CHARLES

Continuez...

MIDDLETON

« Il a colporté sa misère dans toutes les cours de l'Europe... C'est donc un cœur faible et pusillanime. Que votre roi se montre, qu'il subisse le concours ouvert au génie, et surtout qu'il se souvienne qu'il est d'une race à laquelle on demandera plus qu'à tout autre. Ainsi, monsieur, n'en parlons plus ; je ne refuse ni n'accepte ; je me réserve, j'attends ! »

CHARLES

Eh bien, quand je vous disais, Middleton, qu'il y avait toujours quelque chose à gagner aux paroles d'un homme supérieur ! M. Monk se donne la peine de m'offrir un conseil ; le conseil doit être bon : je le suivrai... (Il serre la main de la reine.) Messieurs, laissez-moi causer avec la reine des choses importantes que vous venez de me dire.

(Middleton et Ashley sortent. – Le roi les reconduit.)

### Scène VIII

Charles, la reine.

CHARLES

La leçon est sévère ; mais elle profitera, madame, je vous le jure.

LA REINE

Parlez-vous du fond du cœur, sire ?

CHARLES

Oh ! je vous en réponds !

LA REINE

Êtes-vous bien décidé, si quelque occasion favorable se présente de réparer l'échec de Worcester, à saisir cette occasion ?

CHARLES

Dussé-je y laisser ma tête, oui, madame, sûr que je suis de n'y



pas laisser mon honneur.

LA REINE, allant ouvrir la porte  
de la chambre à coucher

Viens, mon enfant...

CHARLES

Comment ! quelqu'un était là ? quelqu'un nous entendait ?...

LA REINE

Ne vous ai-je pas dit que je conspirais de mon côté ?...

### Scène IX

Les mêmes, Edith.

LA REINE

Sire, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté miss Edith Hamilton.

CHARLES

Sœur du colonel George Hamilton, un de mes ennemis les plus acharnés ?

EDITH, passant devant la reine  
et allant au roi

C'est vrai, sire... Mais fille de sir Robert Hamilton, qui, au risque de sa tête, vous a donné l'hospitalité, le surlendemain de la bataille de Worcester, et de lady Lane Hamilton.

CHARLES

Excusez-moi, mademoiselle ; il n'est plus besoin de me rappeler tout ce que je dois à votre famille.

EDITH

Vous ne lui devez pas encore assez à mon avis, sire ; voilà pourquoi j'étais dans cette chambre, voilà pourquoi je vous écoutais.

CHARLES, tristement

Alors, vous avez entendu d'assez tristes nouvelles, miss Edith.

EDITH

Tant mieux, sire ; les miennes ne vous en sembleront que meilleures.

CHARLES

Comment ?

EDITH

Sire, par le commandement de la reine, j'ai vu et réuni tout ce que vous avez à Londres d'amis éprouvés.

CHARLES

Vous ? (Souriant avec tristesse.) Et la réunion a-t-elle été nombreuse ?

LA REINE

Si nombreuse, sire, que dès demain, si vous étiez à Londres, l'enthousiasme universel vous proclamerait roi.

EDITH

Je vous le garantis, sire.

CHARLES

Par malheur, il faut y arriver, à Londres ; et comment voulez-vous que j'y arrive seul, quand je n'ai pas pu y arriver avec dix mille Écossais ?

LA REINE

C'est que vous avez rencontré M. Cromwell sur votre chemin, sire.

CHARLES

Mais il me faudrait un bâtiment quelconque, fût-ce une tartane, fût-ce un chasse-marée, fût-ce un canot !

EDITH

Sire, une felouque est à l'ancre, à deux milles d'ici ; dites un mot, et dans un quart d'heure vous serez à bord.

CHARLES

Mais si je suis forcé, pour attendre ou préparer les événements, de séjourner quelque temps à Londres avant d'y faire connaître ma présence, où me cacherai-je ?

EDITH

Chez mon frère, sire ; on n'ira point vous chercher dans la maison du plus fanatique officier du général Lambert.

CHARLES

Votre frère m'offre un asile dans sa maison ?

EDITH

Non, sire ; mais moi...

CHARLES

Vous ?... comment cela ?

EDITH

C'est bien simple ; écoutez-moi, sire.

CHARLES

Je ne perds pas un mot de ce que vous allez dire... Parlez...

LA REINE

Oui, parle, mon enfant, parle.

EDITH

La maison de mon frère est située rue de Villiers. Nous avons acheté, sous le nom de ma vieille nourrice, une maison attenante à une partie inhabitée de celle de mon frère. Cette maison achetée par moi donne sur la Tamise, et l'on y aborde à la fois par une rue transversale et par la rivière. Pendant que mon frère, qui me croit à Preston, était à l'armée du général Lambert, où il est encore, du reste, j'ai fait percer une porte de ma maison dans la sienne. Cette porte est invisible du côté de la maison de George, elle est cachée par une armoire saillante qui tourne avec elle. – Si vous êtes inquiet dans la maison de mon frère, vous repassez dans la mienne. Celle-là, comme je l'ai dit à Votre Majesté, a deux sorties : l'une sur la rue de Villiers, l'autre sur le fleuve... Une barque stationne constamment sur la Tamise, et...

CHARLES

Voilà plus de précautions qu'il n'en faut pour me décider. Maintenant, sur quels amis puis-je compter ?

EDITH

Sur le comte d'Argyle, le comte d'Atthole, le capitaine Graham de Claverhouse, le chevalier Voghan, le comte de Montrose, qui m'ont tous accompagnée... Ils sont ici et seront les matelots de Votre Majesté.

CHARLES

Mais, pendant la traversée et en mettant pied à terre, j'aurai des ordres à signer.

EDITH

C'est prévu... Voici des parchemins ; voici le sceau de l'État, qui a été sauvé du château de Dunottar.

CHARLES, à la reine

Ah ! vous le disiez bien, madame, il n'y a que les femmes qui sachent conspirer. – Quand pouvons-nous partir ?

EDITH

Quand Votre Majesté voudra... La barque est prête, la felouque attend, les matelots sont là.

CHARLES

Ainsi donc, grâce à Dieu, rien ne me retient plus sur cette terre d'exil où j'ai tant souffert !

(Ashley et Middleton paraissent au fond.)

Scène X

Les mêmes, Middleton et Ashley.

CHARLES

Messieurs, nous partons à l'instant pour Londres.

ASHLEY

Que dites-vous, sire ?

CHARLES

Je dis que mes amis m'attendent, et qu'avant trois jours, je serai assis sur le trône d'Angleterre, ou j'aurai suivi mon père dans la tombe.

MIDDLETON

Le roi permettra-t-il à ses bien humbles serviteurs de lui faire quelques représentations sur la témérité de son projet ?

CHARLES

Messieurs, je suis décidé ; c'est à vous de me suivre ou de rester...

MIDDLETON

Sire, nous ne croyons pas qu'il soit de notre devoir de laisser notre roi s'exposer à une mort certaine, et, dans un cas comme celui qui se présente...

CHARLES

Eh bien ?

MIDDLETON

Notre dévouement ira...

CHARLES

Jusqu'où ?... Voyons...

ASHLEY

Jusqu'à nous opposer au départ de Votre Majesté.

CHARLES

Par la force ?

MIDDLETON, en s'inclinant

Par tous les moyens !

CHARLES

Ah ! vous vous trahissez donc enfin, messieurs ! tout en gardant le masque de fidélité à l'aide duquel vous m'espionniez depuis quatre ans.

MIDDLETON et ASHLEY

Sire...

CHARLES

Messieurs, avant d'être roi, je suis gentilhomme ; avant de porter le sceptre, je porte l'épée ! voici mon dernier ordre : Laissez passer le roi !

MIDDLETON et ASHLEY

Impossible, sire !

CHARLES, la main à la garde de son épée

Ah !

LA REINE

Sire ! au nom du ciel !

CHARLES

Eh ! madame, ne m'avez-vous pas dit que ces hommes étaient des traîtres ?

EDITH, allant au roi

Sire, la reine vous a dit cela, et moi, à mon tour, bien respectueusement, je vous dis (baissant la voix) : On ne tire pas l'épée contre des traîtres, sire !

CHARLES, bas

Que fait-on ?

EDITH, même jeu

On les fait arrêter !

CHARLES

Voulez-vous me dire comment ?

EDITH, lui montrant le parchemin,  
tout en se cachant des deux seigneurs

C'est bien simple : on signe ce parchemin tout écrit, tout scellé, et l'on appelle son capitaine des gardes.

CHARLES, prenant le parchemin

J'ai donc un capitaine des gardes ?

LA REINE, bas

Faites ce qu'elle vous dit, sire !

EDITH, bas

Appelez !

CHARLES, haut

Holà ! mon capitaine des gardes !

### Scène XI

Les mêmes, le comte de Montrose.

MONTROSE, sortant de la chambre à gauche

Me voilà, sire !

CHARLES

Montrose ! (Il va à la table, signe le parchemin et le remet à Montrose.) Arrêtez ces messieurs !

MONTROSE, prenant le parchemin

Vous êtes mes prisonniers, messieurs. Ordre du roi.

(Il tire son épée, et va ouvrir la porte du fond, où quatre matelots se trouvent placés. Ceux-ci s'inclinent à la vue du roi.)

CHARLES

Et maintenant... laissez passer la reine et sa première dame d'honneur !

## ACTE DEUXIÈME

*À Londres. – Au fond, le palais de White-Hall ; en avant, la place ; quatre rues praticables y aboutissent ; une cinquième, non praticable, longe une aile du palais et se perd dans le lointain. – Des groupes nombreux stationnent sur la place. Dans chacun de ces groupes, on discute bruyamment. Sir John Greenville, vêtu très-simplement, est appuyé contre l'angle d'une maison, au coin de la rue, au premier plan à droite.*

### Scène première

Premier ouvrier, deuxième ouvrier, gens du peuple,  
un bourgeois, sir John Greenville, puis le comte de Montrose.

PREMIER OUVRIER, élevant la voix

Je vous dis que les événements sont graves. Le général Lambert vient de s'emparer de la Tour, et s'y fortifie. Donc, les républicains ont quelque chose à craindre.

DEUXIÈME OUVRIER, de même

Le général Monk a refusé ce matin de prêter le serment voulu contre les Stuarts. Donc, les royalistes ont quelque raison d'espérer.

PREMIER OUVRIER

Il faudrait pourtant savoir où nous en sommes. Or, qui peut mieux nous l'apprendre que ceux dont la mission est de nous instruire ?... Je veux parler des papiers publics.

DEUXIÈME OUVRIER

Personne, assurément ; et comme tout bon Anglais a besoin d'être mis au courant de la situation de son pays, écoutez ce que dit la gazette que j'ai achetée.

(Il monte sur une borne de la maison du premier plan à gauche.)

PREMIER OUVRIER

Écoutez ce que dit la feuille que je tiens.

DEUXIÈME OUVRIER, lisant

« Jamais l'orage qui menaçait la vieille Angleterre n'a été plus près d'éclater qu'en ce moment. »

PREMIER OUVRIER, lisant

« Jamais, à aucune époque, l'horizon politique ne s'est montré plus pur. »

DEUXIÈME OUVRIER

« Charles Stuart est à la tête de quinze mille hommes. Il s'apprête à quitter le continent et à faire voile pour l'Irlande. »

PREMIER OUVRIER

« Charles Stuart, abandonné de tous les siens, s'est vu forcé de sortir des Provinces-Unies et s'est réfugié dans le Tyrol. »

DEUXIÈME OUVRIER

« Il dispose de trésors considérables. »

PREMIER OUVRIER

« Il est parti sans payer ses dettes. »

UN BOURGEOIS

Mes enfants, je ne sais si vous serez de mon avis, mais je trouve que nous voilà parfaitement renseignés.

(Mouvement dans les groupes, qui paraissent désappointés.)

LE COMTE DE MONTROSE, qui est entré  
vers le commencement, profite de la  
discussion et s'approche de sir John

C'est vous, sir John Greenville ! vous m'attendiez... Faites savoir à nos amis que le roi est à Douvres. La reine sera ce soir ici, chez lady Hamilton, où nous devons la rejoindre. Mais, par malheur, le frère de miss Edith, le colonel Hamilton, est revenu à Londres avec le général Lambert. Miss Edith l'ignore, et si son frère venait à la rencontrer, tout serait compromis. Sir John, c'est vous que je charge du soin de l'en prévenir. Allez...

(Sir John s'éloigne. – Montrose sort quelques instants après.)

UN CRIEUR, venant de la droite et lisant

« Voici le bill du parlement qui invite tous les bons citoyens à déposer à la Monnaie de Londres les bagues, bijoux, vases d'or ou d'argent qui se trouvent en leur possession, sans en excepter la vaisselle plate et autres objets de poids et de valeur ; lesdits objets, pour être convertis en monnaie courante et appliqués aux besoins de l'État. »



(Les groupes se sont portés vers le crieur, qui sort par la gauche.)

LE BOURGEOIS, redescendant la scène

Ouais ! irai-je livrer ce qui est à moi, le fruit de mes pénibles épargnes, avant d'y être bien et dûment contraint ? Morbleu ! il faudrait pour cela que je fusse un bien pauvre homme et d'un jugement bien borné.

## Scène II

Premier bourgeois, deuxième bourgeois,  
sortant de la maison au premier plan à gauche,  
avec deux gros paquets sous le bras et deux à la main.

PREMIER BOURGEOIS

Eh bien, voisin, où allez-vous ainsi, et pourquoi tous ces paquets ? Vous mettez-vous en voyage, ou déménagez-vous, par hasard ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Où je vais ? Parbleu ! ce n'est pas difficile à deviner : porter tous ces objets à la Monnaie de Londres.

PREMIER BOURGEOIS

Vous les allez porter ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Oui.

PREMIER BOURGEOIS

De ce pas ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Sans doute.

PREMIER BOURGEOIS

Et ce sont bien vos bijoux, c'est bien votre argenterie que vous avez pris la peine d'empaqueter ainsi ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Naturellement.

PREMIER BOURGEOIS

Diantre ! je ne vous croyais pas de cette force !

DEUXIÈME BOURGEOIS

Qu'entendez-vous par là ? N'est-il pas d'un bon citoyen de

donner l'exemple du dévouement ?

PREMIER BOURGEOIS

Oui, d'un écerelé.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Vous ne vous disposez donc pas à porter votre offrande à l'hôtel de la Monnaie ?

PREMIER BOURGEOIS

Je m'en garderai bien, avant de savoir si les autres y porteront la leur.

DEUXIÈME BOURGEOIS

On ne voit que cela par les rues.

PREMIER BOURGEOIS

On ne verra que cela.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Chacun dit qu'il va déposer.

PREMIER BOURGEOIS

Oui, qu'il ira.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Ah ! votre entêtement finira par me donner de l'humeur.

PREMIER BOURGEOIS

Que voulez-vous ! j'ai pour système de patienter, et, après avoir patienté, de temporiser encore.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Si bien que si je vous imitais, j'attendrais au dernier moment, afin de me trouver avec la foule et de ne plus savoir où déposer tout cela.

PREMIER BOURGEOIS

À votre place, je craindrais plutôt de ne pas savoir où le retrouver.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Vraiment ? Vous avez bonne opinion de la nature humaine ! Je vous soutiens, moi, qu'il y aura foule. Je connais mes concitoyens.

PREMIER BOURGEOIS

Moi aussi, je les connais !

DEUXIÈME BOURGEOIS

Ils porteront leur avoir, mon ami.

PREMIER BOURGEOIS

S'ils ne le portent pas ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Ils le porteront, soyez-en sûr.

PREMIER BOURGEOIS

S'ils ne le portent pas, qu'en arrivera-t-il ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

On les y forcera.

PREMIER BOURGEOIS

S'ils sont les plus forts ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Je reprendrai mon bien.

PREMIER BOURGEOIS

Si on ne veut pas vous le rendre, qu'en arrivera-t-il ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Que vous puissiez crever !

PREMIER BOURGEOIS

Eh bien, si je crève, qu'en arrivera-t-il ?

DEUXIÈME BOURGEOIS, exaspéré

Ce sera bien fait !

(Il laisse tomber un des paquets ; l'argenterie roule à terre.)

## Scène III

Les mêmes, Evan, puis Cuddy,  
arrivant par le premier plan à droite.

Cuddy porte une malle sur son épaule et une valise à la main.

EVAN

Allons, Cuddy.

CUDDY

Ah ! Votre Honneur !

EVAN

Eh bien, qu'y a-t-il ?

CUDDY

Il me semble, sauf le respect que je dois à Votre Honneur, que nous nous éloignons de plus en plus de l'hôtel Worcester.

EVAN

Comment peux-tu savoir que nous nous éloignons de l'hôtel, puisque tu ignores, comme moi, où il est situé ?

CUDDY

C'est qu'il me semble qu'en marchant toujours, on doit s'éloigner.

PREMIER BOURGEOIS, à l'autre bourgeois

Voulez-vous que je vous aide à porter tout cela ?

DEUXIÈME BOURGEOIS, ironiquement

Non, je ne veux pas que vous m'aidiez !... Je veux seulement que vous ouvriez les yeux, et voyiez qu'il n'y a pas que moi de disposé à obéir au bill. (Montrant Cuddy, qui, pendant qu'Evan examine le palais de White-Hall, s'est arrêté au milieu de la place pour se reposer et qui se dispose à suivre son maître, – le deuxième bourgeois saisit Cuddy et l'amène sur le devant du théâtre.) Que fait cet homme, s'il vous plaît ? où va cet homme, s'il vous plaît ?

PREMIER BOURGEOIS

Comment diable voulez-vous que je le sache ?

DEUXIÈME BOURGEOIS, furieux

C'est faire preuve d'un bien étrange entêtement ! (À Evan.) Monsieur, ce domestique est à vous, n'est-ce pas ?

EVAN

Auriez-vous dessein de me l'emprunter, monsieur ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Il ne chemine pas les bras ballants, comme quelqu'un qui se promène pour sa santé ou pour son plaisir, n'est-ce pas ?

EVAN

Monsieur, sa santé est excellente, et je n'ai jamais remarqué qu'il éprouvât le moindre plaisir à changer de place.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Eh bien, monsieur, faites donc comprendre à l'homme que voilà – à cet obstiné, à cet aveugle –, que votre valet ne marche

pas les mains vides, qu'il a quelque chose sur le dos, et que je ne suis pas seul à porter des paquets à Londres.

CUDDY, à part

Voilà, à mon avis, une demande assez originale.

EVAN

Monsieur, la démonstration que vous sollicitez de moi est si facile, que j'aurais mauvaise grâce à la refuser. – Cuddy, posez, le plus poliment possible, votre malle sur les épaules de monsieur (il désigne le premier bourgeois), et priez-le de la porter jusqu'à l'endroit où nous allons.

DEUXIÈME BOURGEOIS

C'est ça ! jusqu'à l'hôtel de la Monnaie.

CUDDY

Pardon, je ferai observer...

EVAN

Cuddy, vous avez une mauvaise habitude, mon ami : c'est de toujours parler sans attendre que l'on vous interroge.

DEUXIÈME BOURGEOIS

J'y vais aussi, moi, monsieur, et j'en suis fier.

EVAN

Vous êtes fier d'y aller, vous ! où ça ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

À l'hôtel de la Monnaie. J'y vais aussi.

EVAN

Vous aussi ! C'est que je n'y vais pas, moi.

PREMIER BOURGEOIS

Hein ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Comment ?

EVAN

Non ; on m'a indiqué l'hôtel Worcester. Après cela, si vous croyez que l'on soit plus commodément à celui de la Monnaie, peu m'importe. Je n'ai pas de préférence pour celui-ci plutôt que pour celui-là.

CUDDY

Ni moi non plus. Oh ! mon Dieu ! du moment que monsieur portera la malle, que ce soit un peu plus près, un peu plus loin...

(Il essaye de la repasser au premier bourgeois.)

PREMIER BOURGEOIS

Allez-vous me laisser en paix, vous !

DEUXIÈME BOURGEOIS

Vous n'allez pas à la Monnaie ! Et où allez-vous donc ?

EVAN

Je vous l'ai dit.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Vous n'êtes donc pas de Londres ?

EVAN

J'y viens pour la première fois.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Ce n'est donc pas votre argenterie qui est là-dedans ?

EVAN

D'abord, mon argenterie, comme celle de tout franc Écossais des hautes terres, tiendrait à l'aise dans une des poches de mon pourpoint. Puis où avez-vous vu, je vous prie, que l'on emportât son argenterie en voyage ?

PREMIER BOURGEOIS, raillant,  
au deuxième bourgeois

En voyage ! vous entendez !

(Il pouffe malgré lui et rit.)

CUDDY, le voyant rire, et pouffant à son tour,  
en lui désignant le deuxième bourgeois

Il est très-bête, cet homme-là !

DEUXIÈME BOURGEOIS, à part

J'enrage !

EVAN

Oui, monsieur, je suis étranger.

CUDDY

Nous sommes deux étrangers.

EVAN

Je ne connais âme qui vive dans cette ville, pas même l'unique personne à la bienveillance de laquelle je suis adressé et pour laquelle j'ai une lettre de recommandation. Or, comme ici tout est nouveau pour moi, tout nécessairement excite ma curiosité ou mon intérêt. C'est pourquoi je vous serai obligé de me dire quelle est la place où nous sommes.

PREMIER BOURGEOIS, au second

Répondez donc !

DEUXIÈME BOURGEOIS

La place de White-Hall.

EVAN

Entends-tu, Cuddy ? nous sommes sur la place de White-Hall. – Et pouvez-vous me dire, je vous prie, par laquelle de ces sept fenêtres est sorti le roi Hérode ; car c'est ainsi que, nous autres covenantaires, nous désignons Charles I<sup>er</sup>. Vous êtes covenantaire, je suppose ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Monsieur, je ne rends pas compte de mes opinions.

EVAN

Vous faites bien ; comme ça, on ne court pas risque d'être accusé d'en changer. Quant à moi, que l'on a envoyé à Londres pour servir la cause du parlement et tâcher de me pousser dans l'armée, je n'y mets pas tant de mystère, comme vous voyez. Nous disons donc qu'il y a sept fenêtres et que le roi Hérode est sorti... ?

DEUXIÈME BOURGEOIS, avec humeur

Par la troisième.

EVAN

Tu as entendu, Cuddy, c'est par la troisième.

(Il remonte la scène et examine le palais.)

CUDDY, qui s'est assis sur  
la malle au milieu du théâtre

Oui, Votre Honneur. (Se levant et allant au deuxième bourgeois.)  
Et si monsieur, qui indique si bien, voulait prendre la peine de

m'indiquer, à moi, l'hôtel Worcester...

DEUXIÈME BOURGEOIS

Est-ce que je le connais ! Allez au diable !

CUDDY, gracieusement

Monsieur, mon maître ne me quitte jamais, et vous le logeriez à une fâcheuse enseigne. L'hôtel Worcester, s'il vous plaît ?

DEUXIÈME BOURGEOIS, à lui-même

Quelle patience ! (Haut.) C'est à gauche !

CUDDY

Et puis après ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

À gauche.

CUDDY

Et ensuite ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Ensuite ? ensuite ? Toujours à gauche.

CUDDY

Merci.

PREMIER BOURGEOIS, à part, en ricanant

Il en tombera malade.

CUDDY, allant prendre la malle et la valise

C'est à gauche, Votre Honneur.

EVAN

Quoi ? qu'est-ce qui est à gauche ?

CUDDY

Notre hôtel.

EVAN

Ah ! très-bien ! (Revenant au deuxième bourgeois.) Monsieur, je suis charmé de vous avoir été bon à quelque chose, et je me félicite de vous avoir rencontré.

(Il salue et s'éloigne.)

CUDDY, saluant

Moi pareillement. (Indiquant le premier bourgeois.) Monsieur, là-bas, ne prend pas la malle ? (À part, en sortant.) Il faut convenir que les gens de ce pays-ci sont de drôles de corps.



(Ils sortent par le deuxième plan à gauche.)

#### Scène IV

Premier bourgeois, deuxième bourgeois.

PREMIER BOURGEOIS

Vous savez que vous ne leur indiquez pas du tout leur chemin, et qu'en tournant à gauche et toujours à gauche, ils vont tout à l'heure se retrouver ici.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Qu'est-ce que ça vous fait ?

PREMIER BOURGEOIS

Vous savez, de plus, qu'après cette école, chacun se moquerait de vous, si vous persistiez dans votre dessein.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Qu'est-ce que ça vous fait ?

PREMIER BOURGEOIS

Et que l'on n'aurait pas tort de vous interdire.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Et s'il me plaît à moi d'être interdit ! si cela m'arrange ! Quelqu'un a-t-il le droit de se mêler de ce qui ne regarde que moi ?

PREMIER BOURGEOIS

Personne, mon cher voisin, personne assurément. Adieu, voisin ! ne perdez pas de temps surtout... à cause de la foule.

(Il sort en riant par la troisième plan à gauche.)

#### Scène V

Le deuxième bourgeois, puis Cuddy et Evan.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Les railleries de cet homme, loin de me décourager, me décident. Je vais à la Monnaie... malgré la foule.

(Il va pour sortir et s'arrête indécis ; on entend la voix de Cuddy : « À gauche, Votre Honneur ! » – Puis enfin il sort par le premier plan à droite.)

EVAN, entrant par  
le premier plan, à gauche

C'est étonnant comme ces places de Londres se ressemblent !  
As-tu remarqué cela, Cuddy ? Ce serait à jurer que cette place est  
la même que celle... Mais oui... voilà le palais de White-Hall...  
voilà la fenêtre... par laquelle... (Le deuxième bourgeois rentre.)  
Voilà notre monsieur !

CUDDY

C'est, ma foi, vrai.

EVAN

Imbécile !

DEUXIÈME BOURGEOIS, à lui-même

Décidément, je rentre chez moi... j'ai peur de la foule. Qui  
saura si j'ai été ou si je n'ai pas été à la Monnaie ?

(Il se dirige vers sa maison.)

EVAN, l'arrêtant

Monsieur...

DEUXIÈME BOURGEOIS, avec impatience

Encore ces gens-là !

EVAN

Vous avez eu l'obligeance d'indiquer à mon domestique...

DEUXIÈME BOURGEOIS, préoccupé,  
continuant à réfléchir

Très-bien... c'est entendu... À droite.

CUDDY

Hein ?

EVAN

Vois-tu, maroufle !

CUDDY

Mais je vous proteste...

EVAN, au bourgeois

Et ensuite ?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Ensuite, quoi ? À droite, monsieur, toujours à droite.

EVAN, à Cuddy

Tu vois bien que tu avais compris tout de travers. (Au bourgeois.) Monsieur, je me félicite d'avoir eu l'avantage de vous rencontrer une seconde fois.

(Il salue et s'éloigne.)

CUDDY, saluant aussi

Moi de même : seulement, je ferai observer à monsieur qu'il m'avait dit à gauche... Monsieur s'était trompé... n'en parlons plus.

EVAN

Viens-tu, bavard !

CUDDY

Voilà, Votre Honneur. (S'adressant de loin au bourgeois en sortant.) Je ne veux pas taquiner monsieur, mais je suis sûr qu'il m'avait dit à gauche.

(Il sort par le troisième plan à droite. – Le deuxième bourgeois va de nouveau pour rentrer chez lui ; à ce moment, on entend le crieur relire le bill ; quelques personnes le précèdent portant des paquets.)

DEUXIÈME BOURGEOIS,  
quand le crieur a disparu

Personne ne m'observe !

(Il s'avance vers sa maison et ouvre sa porte.)

PREMIER BOURGEOIS, reparaissant comme  
un homme qui semble resté aux aguets

Ah ! je vous y prends !

DEUXIÈME BOURGEOIS

Que la peste l'étouffe !

PREMIER BOURGEOIS

Donc, nous rentrons chez nous ?

DEUXIÈME BOURGEOIS,  
au comble de la fureur

Je rentre... je rentre !... Eh bien, oui, là ! je rentre...

(Il referme brusquement sa porte.)

PREMIER BOURGEOIS

Dites donc, voisin, ayez bien soin de mettre toutes choses en place.

(On entend grommeler le deuxième bourgeois ;  
le premier bourgeois entre dans la maison.)

### Scène VI

Evan, Cuddy, puis le premier bourgeois.

CUDDY, dans la coulisse

À droite, Votre Honneur !

EVAN

Je ne sais si cela te produit le même effet qu'à moi, Cuddy, mais il me semble que je tourne sur moi-même comme une roue de moulin.

CUDDY

Votre Honneur, c'est-à-dire que ça me prend au cœur. (Reconnaissant la place.) Ah !

EVAN

Quoi ?

CUDDY

Mais regardez.

EVAN

La même place !

(Le premier bourgeois paraît ; il est repoussé hors de la maison.)

CUDDY

Avec son bourgeois obligé.

EVAN

Comment ! nous y sommes encore revenus ?

CUDDY

Ah ! cette fois...

EVAN, furieux

Est-ce que tu veux que je t'étrangle ! (Allant au premier bourgeois.) L'hôtel Worcester ?

PREMIER BOURGEOIS

Monsieur ?

EVAN

L'hôtel Worcester ?

PREMIER BOURGEOIS

Tout droit, monsieur.

CUDDY, à part

Ça ne pouvait pas manquer.

EVAN

Ah ! tout droit ? Savez-vous, monsieur, que je n'ai jamais prêté à rire à personne ?

PREMIER BOURGEOIS

Monsieur, je n'en doute pas.

EVAN, le secouant

Savez-vous que je vous trouve le ton et l'allure d'un croquant ?

PREMIER BOURGEOIS

Plaît-il ?

EVAN

Savez-vous que je suis le fils de Donald le Noir ?

PREMIER BOURGEOIS

Eh ! mordieu ! monsieur, fussiez-vous le fils de Donald le Rouge, je ne saurais vous dire autre chose que ce qui est : toujours tout droit.

EVAN

Ah ! vous persistez ? Pardieu ! puisque vous me tombez sous la main, vous allez payer pour l'autre !

(Il le saisit.)

PREMIER BOURGEOIS

Monsieur ! monsieur !...

CUDDY

C'est cela, Votre Honneur ! Voulez-vous que je vous aide ?...

(Il dépose à terre sa malle et sa valise.)

EVAN

Ah ! tout droit, insolent !... Ah ! tout droit, drôle !...

(Le bourgeois parvient à s'échapper et s'enfuit. Cuddy court après lui au moment où Edith entre vivement et prend le bras d'Evan.)

## Scène VII

Evan, Edith, voilée ; puis Cuddy.

EDITH

Monsieur, au nom du ciel ! dites que je suis votre sœur, votre femme, votre cousine, tout ce que vous voudrez...

EVAN

Madame !...

EDITH

Vous êtes gentilhomme ?

EVAN

Comme le roi.

(Cuddy rentre et paraît stupéfait à la vue d'Edith.)

EDITH

Monsieur, il n'y a qu'un manant qui refuse sa protection à une femme qui la lui demande.

EVAN

Aussi, madame, êtes-vous, dès à présent, sous la garde de mon épée.

EDITH

Oh ! monsieur, ne vous en servez pas contre lui... Le voilà !

## Scène VIII

Les mêmes, Hamilton.

HAMILTON, entrant

C'est bien sa taille, c'était sa démarche, mais il est impossible que ce soit elle !

EDITH, bas, à Evan

Monsieur, il y va du plus grave intérêt que ce gentilhomme ne sache pas qui je suis.

EVAN

Vous pouvez être tranquille : s'il le sait, ce ne sera pas par moi. (Il observe du coin de l'œil, et, voyant Hamilton, il tourne avec Edith, et va pour gagner le troisième plan à gauche. Hamilton les devance. – Evan s'arrête.) Pardon, monsieur ; mais est-ce l'habitude, à

Londres, d'examiner les gens comme vous le faites ?

HAMILTON

Je vous demande pardon à mon tour, monsieur, mais ce n'est pas vous que j'examine...

EVAN

Qui donc alors ?

HAMILTON

C'est la personne que vous avez au bras.

EVAN

En ce cas, monsieur, vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de l'examiner à distance.

(Ils font quelques pas.)

HAMILTON, les suivant

Je suis vraiment désespéré de ne pouvoir faire selon votre désir.

EVAN

Pourquoi cela ?

HAMILTON

Parce que j'ai la vue très-basse, et que, quand je tiens à reconnaître les gens, il faut que je les regarde de fort près.

EVAN

Ce qui veut dire que vous désirez savoir qui est madame ?

HAMILTON

Je vous avoue que j'en meurs de curiosité.

EVAN

Eh bien, madame est ma parente.

HAMILTON

En êtes-vous bien sûr ?

EVAN

Parfaitement sûr. Maintenant que vous savez ce que vous vouliez savoir, vous ne serez point étonné, je suppose, que je vous prie de passer votre chemin ?

HAMILTON

Non... mais vous trouverez tout naturel que je n'en fasse rien, n'est-ce pas ?

EVAN

Comment donc ! vous êtes dans votre droit. Seulement, j'ai pour habitude, quand il m'arrive d'être suivi, de recourir à un expédient qui n'a jamais manqué de me réussir.

HAMILTON

Lequel ?

EVAN

Je fais quelques pas dans la rue ; je m'adresse à la personne que j'ai au bras, je la prie de prendre les devants...

EDITH

Oh ! merci ! merci !

(Elle sort par le premier plan à droite ; Hamilton fait un mouvement ; Evan le prévient ; Cuddy de même.)

## Scène IX

Evan, Hamilton, Cuddy.

EVAN

Et barrant la route à qui veut la suivre, je dis à ce cavalier, un peu désappointé peut-être : Mon gentilhomme, si vous avez besoin, soit d'un renseignement, soit d'une leçon, disposez de moi ; je suis prêt à vous donner l'un ou l'autre.

HAMILTON, mettant l'épée à la main

Parbleu ! monsieur, c'est ce que je serais curieux de voir.

EVAN

Ah ! c'est pour la leçon que vous vous décidez ?... Eh bien, ne bougez pas de l'endroit où vous êtes, et, dans cinq secondes, vous l'aurez reçue.

(Il tire son épée.)

CUDDY

Quand Votre Honneur aura tué monsieur, irons-nous à l'hôtel ?

EVAN

Je te le promets, Cuddy.

(Le combat s'engage.)



CUDDY

Alors, dépêchez-vous.

HAMILTON, tout en ferraillant

Le moyen est ingénieux pour donner à la dame le temps de s'échapper.

EVAN

N'est-ce pas ?... Je suis bien aise qu'il soit de votre goût.

HAMILTON

Vous savez que je la rattraperai ?

EVAN

Bah ! elle est déjà bien loin, allez !

HAMILTON, lui portant une botte serrée

Oui, mais en ne perdant pas de temps...

EVAN, parant

Et en courant vite... vous auriez chance de la retrouver.

CUDDY, tout en disposant

des bandes et des onguents

Oh ! je ne crois pas : elle se dépêche, elle n'aura pas pris à gauche comme nous.

EVAN

C'est probable... (Faisant signe à son adversaire de s'arrêter.)  
Savez-vous, à propos de cela, que vos bourgeois de Londres sont très-impertinents envers les étrangers ?

HAMILTON

Est-ce que vous avez eu à vous en plaindre ?

EVAN

De vos bourgeois ?... Beaucoup !... Figurez-vous qu'à peine débarqué...

HAMILTON

N'oubliez pas que vous avez promis de me donner une leçon...

EVAN

Soyez tranquille, ça va venir... (Le combat recommence.)  
Figurez-vous qu'étranger ici...

HAMILTON

Eh bien, la leçon ?...

EVAN

Ah ! la leçon, c'est juste...

HAMILTON

Je l'attends.

EVAN

La voilà !

HAMILTON

Par ma foi ! j'en tiens.

EVAN, abaissant son épée

Où cela, monsieur ?

HAMILTON

Dans le bras.

EVAN, remettant son épée au fourreau

Tant mieux ! j'eusse été désespéré que ce fût dans le corps !

CUDDY

Moi aussi... car, après tout, il n'y avait pas là de quoi amener mort d'homme...

EVAN

Voulez-vous permettre, monsieur ?

HAMILTON

Quoi ?

EVAN

Laissez-moi vous panser, je vous prie, et, dans trois jours, il n'y paraîtra plus. Avez-vous tout apprêté, Cuddy ?

CUDDY

Oui, monsieur.

EVAN

Venez çà, et appliquez cette compresse le plus doucement possible sur la blessure de monsieur. (Pendant que Cuddy applique la compresse.) C'est une recette de famille, un baume souverain pour les entrailles. Enchanté de vous en faire part !

CUDDY, sur un cri d'Hamilton

Ça vous cuira d'abord un peu ; mais ensuite, il vous semblera avoir un velours sur la peau.

EVAN

Cuddy, ramassez l'épée de monsieur, et remettez-la-lui au fourreau...

HAMILTON, souriant

En vérité, monsieur, vous me surprenez, et vos façons d'agir sont d'une courtoisie qui n'est pas ordinaire.

EVAN

Monsieur, j'espère m'y prendre mieux une autre fois ; mais c'est ma première affaire.

HAMILTON

Je ne trouve pas que vous vous y soyez pris si maladroitement, et quant à la manière dont vous réparez le mal que vous causez...

EVAN

Je fais de mon mieux, monsieur. Là ! maintenant, mettez votre main dans votre pourpoint, et, s'il est possible, ne faites aucun mouvement de votre bras droit. (Saluant.) Monsieur !

CUDDY, présentant à Hamilton  
son chapeau et son manteau.

Monsieur !

HAMILTON

Oh ! pardon !... un mot, je vous prie. Vous ne trouverez point étonnant, je l'espère, que je tiens à savoir quel est le galant gentilhomme auquel j'ai eu affaire. Quant à moi, monsieur, je ne suis pas tout à fait un inconnu, et il y a quelque mérite à m'avoir donné un coup d'épée : je me nomme George Hamilton.

EVAN, stupéfait

Vous dites, monsieur ?

HAMILTON

George Hamilton.

EVAN

Comment ! le colonel George Hamilton ?

HAMILTON, répétant

Le colonel George Hamilton de Prestonfield.

EVAN

Ah ! monsieur, imaginez que j'ai justement une lettre de

recommandation pour vous.

HAMILTON

Pour moi ?

EVAN

C'est-à-dire que c'est le hasard le plus étrange... la rencontre la plus singulière... Te serais-tu jamais attendu à cela, Cuddy ?

CUDDY

Ah bien, oui ! jamais, Votre Honneur.

EVAN

Dire que j'ai pour toute espérance, pour tout appui à Londres, le crédit et le bon vouloir d'un seul homme auquel je suis recommandé ; que cet homme, on a oublié de me donner son adresse ; que j'aurais pu le chercher pendant quinze jours, pendant un mois sans le découvrir, et que, à peine débarqué depuis une heure, avant même d'être installé dans un logis quelconque, je le trouve là devant moi.

CUDDY

Et que vous lui donnez un coup d'épée... Vous avez une chance !

HAMILTON

Et de qui cette lettre ?

EVAN

De mon père, qui combattait côte à côte avec vous pour la bonne cause à Worcester.

HAMILTON

Qui donc êtes vous ?

EVAN

Je suis le fils de Donald le Noir.

HAMILTON

Eh bien, jeune homme, vous paraissez plus embarrassé que tout à l'heure ; croyez-vous que votre lettre sera moins bien accueillie en ce moment qu'elle ne l'eût été dans quinze jours, par exemple ?

EVAN

Franchement, je le crains un peu.

HAMILTON

Pourquoi ?

EVAN

À cause de l'apostille que j'y ai mise.

HAMILTON

Vous vous trompez, mon gentilhomme. Cette apostille n'a rien que d'honorable pour vous. Et puisque vous n'êtes encore installé nulle part, permettez-moi de vous choisir un logis.

EVAN

Lequel ?

HAMILTON

Le mien.

EVAN

Oh ! non ! oh ! non ! par exemple !

HAMILTON

Prenez garde !... Il ne serait pas généreux de vouloir que je fusse en reste de courtoisie avec vous.

EVAN

C'est très-gentil, ce que vous faites là. Vrai, là ! c'est très-gentil.

HAMILTON

Mon hôtel est à deux pas. Je vous montre le chemin.

EVAN

Appuyez-vous sur mon bras, je vous prie.

HAMILTON, à Cuddy

Suivez-nous, mon ami.

(Ils s'éloignent.)

CUDDY

Avec plaisir, Votre Honneur, avec plaisir... (À part.) Une lettre de recommandation est rarement utile ; mais elle peut le devenir quand elle est bien présentée.

## ACTE TROISIÈME

*Un appartement chez Hamilton. – Au fond, une porte conduisant dans l'intérieur de l'hôtel ; dans l'angle à gauche, porte de chambre à coucher ; du même côté, c'est-à-dire à la droite du spectateur, au premier plan, une armoire contenant de l'argenterie et des objets de curiosité. En face, de l'autre côté, porte de sortie.*

### Scène première

Hamilton et Evan sont en train de souper ;  
Cuddy les sert, debout, la serviette sur le bras.

HAMILTON

Ainsi, mon cher Evan, vous êtes venu à Londres pour y soutenir la bonne cause et vous opposer avec nous à toute tentative en faveur des Stuarts ?

(Cuddy va pour enlever le poulet, Evan le rappelle.)

EVAN

Uniquement dans ce but, mon cher hôte, et j'espère que vous me mettez à même de vous prouver mon zèle.

HAMILTON

Franchement, était-ce la peine de faire tant de façons, et ne vous trouvez-vous pas mieux ici que rue Milord-Protecteur, à l'hôtel Worcester ?

EVAN

Mieux, beaucoup mieux ! Seulement, je vous cause un dérangement qui, je vous l'avoue, me fait honte.

HAMILTON

Aucun, au contraire ; et c'est ce qui doit m'ôter tout mérite à vos yeux. Cette partie de l'hôtel que je vous cède est complètement inhabitée depuis la mort de mon père, qui l'occupait pendant ses rares voyages à Londres. Elle a sortie sur la rue de Villiers, tandis que la partie que j'occupe, moi, a la sienne sur le Strand. Je suis chez moi ; vous êtes chez vous. Cette porte donne sur un corridor qui met en communication les deux appartements. Vous désirez être seul, vous poussez les verrous de cette porte.

Vous le voyez, rien de plus simple.

(Cuddy va pour enlever le poulet ; impatience d'Evan.)

EVAN

Oui, certainement, et jusqu'ici, tout va à merveille de votre côté ; mais d'un autre...

HAMILTON

D'un autre ?

EVAN

Oui, de l'autre côté...

HAMILTON

De quel côté voulez-vous dire ?

EVAN

Madame ! hein ? du côté de madame ?

HAMILTON

Je ne vous comprends pas.

EVAN

Comment ! cette après-midi...

HAMILTON

Eh bien ?

EVAN

Sur la place de White-Hall...

HAMILTON

Oui.

EVAN

Enfin, nous sommes amis, n'est-ce pas ?

HAMILTON

Et des meilleurs, je l'espère.

EVAN

Cette femme si bien voilée que vous poursuiviez...

HAMILTON

C'était votre parente.

EVAN

Sans doute ; mais ça aurait pu être votre femme.

HAMILTON

Je suis garçon, mon cher Evan.

EVAN

Ah ! vous êtes garçon ?

HAMILTON

Je n'ai jamais voulu me marier.

EVAN

Vous avez bien fait, mon hôte !... Cuddy !

(Cuddy verse à boire.)

HAMILTON

Vous ne pouvez donc gêner ma femme. Ainsi, si vous vous trouvez bien chez moi...

(Cuddy emporte la bouteille.)

EVAN

À merveille !

HAMILTON

Que rien ne trouble votre tranquillité.

EVAN

De sorte que cette dame ?... Oui, oui, oui, c'était tout simplement votre maîtresse ?

HAMILTON

Mes principes, mon cher hôte, ne me permettent pas ces sortes d'écarts... Je n'ai pas plus de maîtresse que je n'ai de femme.

EVAN

On n'a pas de femme, on n'a pas de maîtresse, soit ; mais on a une pupille. Les principes les plus sévères ne défendent pas d'avoir une pupille. Or, depuis que le monde est monde, il est reconnu que les pupilles fuient leurs tuteurs et que les tuteurs courent après leurs pupilles.

HAMILTON

Mon cher Evan, j'ai le bonheur de ne point avoir un pareil souci. Je ne suis le tuteur de personne.

EVAN

Vous pourriez, sans être le tuteur de quelqu'un, avoir une sœur plus jeune que vous, laquelle, n'étant pas mariée, se crût, comme c'est la coutume en Angleterre, le droit de jouir d'une certaine liberté.



HAMILTON

J'ai une sœur, en effet.

EVAN

Voyez-vous !

HAMILTON

Mais elle est à cent lieues d'ici.

EVAN

À cent lieues !

HAMILTON

Oui.

EVAN

C'est très-loin.

HAMILTON

Vous voyez donc que vous ne gênez ni ma femme, ni ma maîtresse, ni ma pupille, ni ma sœur.

(Il se lève.)

EVAN, se levant aussi

De sorte que, franchement, mon cher hôte, si je trouvais la belle inconnue qui s'est attachée à mon bras... ?

(Cuddy débarrasse la table et remet un couvert nouveau.)

HAMILTON

Mais vous disiez que c'était votre parente ?

EVAN

Sans doute ; mais enfin, si je la retrouvais, il ne vous désobligerait aucunement... ?

HAMILTON

Achevez.

EVAN

Que je m'informasse d'elle-même si elle a un frère, un tuteur, un amant, un mari, comme je me suis informé de vous si vous aviez une femme, une maîtresse, une pupille ou une sœur ?

HAMILTON

Aucunement, je vous jure.

EVAN

Donc, liberté entière ?

HAMILTON

Liberté entière !

EVAN

Vous me quittez ?

HAMILTON, prenant le bras d'Evan

Mon cher hôte, vous tombez à Londres au milieu de graves événements. Ces événements, j'y suis mêlé d'une façon active. Le général Lambert seul représente notre vieux parti presbytérien pur. Le général Monk est douteux. On parle d'une tentative du roi Charles.

EVAN

Vous croyez qu'après son échauffourée de Worcester... ?

HAMILTON

Les insensés osent tout, mon cher hôte ; c'est pour cela qu'ils réussissent quelquefois. En tout cas, comme votre nom l'indique...

EVAN

Et comme la lettre de mon père a dû vous le dire...

HAMILTON

Vous appartenez au parti des saints.

EVAN

Peut-être pas des saints... tout à fait.

HAMILTON

Cependant, dans une circonstance grave, on pourrait compter sur vous ?

EVAN

À la vie, à la mort !

HAMILTON

Eh bien, donc, bonne nuit ! Je vous laisse... Je dois avoir chez moi des amis qui m'attendent. Puis, ce soir, à neuf heures, j'ai rendez-vous à la Tour, avec le général Lambert justement. Votre désir est bien de prendre du service dans son armée ?

EVAN

Je ne suis venu à Londres que pour cela.

HAMILTON

Je lui parlerai de vous.

EVAN

Merci, cent fois merci !

HAMILTON

Donc, résumons-nous. Voici votre entrée et votre sortie. (Il montre la porte de gauche.) Entrée et sortie réservées à vous seul, dont vous seul avec la clef.

EVAN

Bien.

HAMILTON, lui montrant  
la porte dans l'angle à gauche

Voici votre chambre à coucher. Votre domestique a là-bas une espèce de petit cabinet. (Indiquant la porte du fond.) Enfin, voici le passage qui conduit chez moi. À quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit, si vous avez besoin de me parler, ne vous gênez aucunement.

EVAN

Merci, merci, merci !

(Hamilton sort. Evan le reconduit et se tient au fond.  
Cuddy retourne la table et la contemple avec convoitise.)

## Scène II

### Evan, Cuddy.

EVAN

Eh bien, Cuddy, que dis-tu de lord Hamilton ?

CUDDY, s'occupant à enlever la vaisselle  
qui a servi, et remettant une assiette propre

Je dis que c'est un gentilhomme parfait, Votre Honneur !

EVAN

Oui... Je le soupçonne bien toujours de n'avoir pas été très-franc avec moi, au sujet de la dame de tantôt ; mais n'importe, j'aime cette façon de vous recevoir chez soi en vous laissant toute liberté. Mon manteau, Cuddy !

CUDDY

Vous sortez, Votre Honneur ?

EVAN

Ma foi, oui !... Nous ne sommes qu'à cent pas de White-Hall ; j'y retourne.

CUDDY

Vous croyez que vous la retrouverez ?

EVAN

Qui cela ?

CUDDY, tirant de sa malle le manteau  
d'Evan et laissant la malle ouverte

La jeune dame, pardieu ! Il n'est pas difficile de deviner ce que vous allez chercher sur votre place de White-Hall.

EVAN

Je t'avoue, Cuddy, que je ne serais pas fâché de la revoir.

CUDDY

De la voir, voulez-vous dire ?

EVAN

En effet, elle était si bien voilée... N'importe, elle doit être jolie.

CUDDY

Pourquoi jolie ?

EVAN

Parce qu'en général, mon cher Cuddy, on ne court pas après les laides ! Mon manteau !

CUDDY

Il y a du vrai là-dedans, Votre Honneur, et comme, au bout du compte, vous avez, sans la connaître, sans savoir si elle avait tort ou raison, exposé votre vie pour elle, il faudrait qu'elle fût bien ingrate... Cependant, peut-être vaudrait-il mieux que vous eussiez reçu le coup d'épée.

EVAN

Ce serait plus intéressant, en effet ; mais enfin, c'est bien aussi un mérite que de l'avoir donné.

CUDDY

Et quelle chance de l'avoir donné à un homme qui en est si reconnaissant ! Tout autre se serait fâché, savez-vous ! Pour moi, je sais que, quand je reçois un coup de poing...

EVAN

Toi, Cuddy, tu n'es pas un gentilhomme.

CUDDY

C'est vrai, monsieur, quoique ma mère m'ait toujours dit que ma grand'mère...

EVAN, l'interrompant

Allons, viens.

CUDDY

Comment, que je vienne ?...

EVAN

Oui... Tu le vois bien... Je suis prêt. Sortons.

CUDDY

Je ferai observer très-humblement à Votre Honneur qu'il a soupé, et même très-bien soupé.

EVAN

C'est vrai ; j'avais grand appétit.

CUDDY

Rien d'étonnant à cela : vous n'aviez rien pris depuis ce matin... Mais moi, pendant que Votre Honneur soupait, je le servais... de sorte que si Votre Honneur est rassasié, moi, j'ai toujours faim.

EVAN

C'est vrai, mon pauvre Cuddy, je l'avais oublié.

CUDDY

Alors, monsieur, vous êtes amoureux.

EVAN

Comment cela ?

CUDDY

Le premier signe d'amour, c'est la perte de la mémoire.

EVAN, à lui-même

En effet, mieux vaut peut-être que je sorte seul.

CUDDY

Oui, Votre Honneur, cela vaut beaucoup mieux.

EVAN

Seulement, attends-moi.

CUDDY

Comment attendrai-je monsieur ? debout ou couché ?

EVAN

Debout, paresseux ! J'aurai probablement des ordres à vous donner à mon retour.

CUDDY

C'est très-bien. Je m'occuperai à ranger les effets de Votre Honneur.

EVAN

Range, Cuddy, range.

CUDDY, reconduisant Evan

Votre Honneur a la clef ?

EVAN

Oui.

CUDDY

Que Votre Honneur ne s'expose pas surtout !

EVAN

Tu vois que, quand je m'expose, cela ne nous réussit pas mal.

CUDDY

Ma foi, non.

EVAN

Au revoir, Cuddy.

CUDDY

Bonne chance, Votre Honneur !

(Evan sort par la porte au premier plan, à gauche.)

### Scène III

Cuddy, seul.

Ah ! il manque une chose dans cette maison : c'est un domestique pour servir les domestiques... (Il s'assied.) Enfin, on ne peut pas tout avoir. Je me servirai moi-même. (Il déplie sa serviette. –

Regardant le plat.) Est-il possible de déguiser les œuvres du bon Dieu de cette façon !... Je trouve énormément agaçant de manger sans savoir ce que l'on mange ; pourvu que ce ne soit pas quelque viande défendue par les règles de notre sainte Église presbytérienne ! quelque mets de cavalier ! Oh ! il n'y a pas de danger !... lord Hamilton est un pur. C'est bon, au reste, il n'y a rien à dire. (Se versant à boire.) À la bonne heure, voilà ce que l'on ne peut déguiser... (Buvant.) Ô vin de France, je te reconnais, quoique nous ayons rarement fraternisé l'un avec l'autre... Quel malheur que la dame inconnue n'ait pas eu une suivante qui soit venue me dire : « Beau serviteur, protège-moi. » Heu ! peut-être, à cette heure, serais-je occupé de chercher la suivante, comme mon maître cherche la maîtresse. Je ne crois pas cependant... Les probabilités sont que je serais à table comme j'y suis en ce moment. Oui, mais je me dirais ce que se dit mon maître : « Elle est jolie, probablement... » J'aurais des regrets, et cela troublerait mon repas, tandis que je n'ai aucun regret et que je soupe tranquillement... Cuddy ! (Il prend la bouteille.) Mon cher Cuddy, t'offrirai-je encore un petit verre de ce vin de liqueur ?... Oui, volontiers ! Mais pourquoi un petit verre ? L'étrange manie que l'on a, je vous le demande un peu, de boire le mauvais vin dans de grands verres, et le bon dans des petits... Réformons cela. (Il se verse du vin dans un grand verre et se lève.) Ma foi ! moi aussi, j'ai bien soupé. Son Honneur m'a dit de l'attendre debout ; or, comme je suis si fatigué que je dors tout debout, autant vaut que je me couche. Faisons notre choix, les sièges ne manquent pas ; j'opte pour ce grand fauteuil, qui me paraît tout disposé à me seconder dans mon projet. Mais, la nuit, j'ai des défaillances ; mettons cette moitié de poulet et le reste de cette bouteille de vin de France à la portée de la main. Dans ma jeunesse, ma mère me disait toujours que j'étais somnambule et que je me relevais la nuit pour manger... Je le lui laissais croire... Ah ! ah ! on est mieux ici que sur la place de White-Hall. Si je tirais les rideaux ! (Il détache un rideau qui le cache au public. — Il n'y a que sa main qui passe et qui tient

la bouteille placée sur la table.) Et Son Honneur... (s'endormant) a eu une heureuse idée de donner un coup d'épée... à lord... Hamilton.

#### Scène IV

Edith, puis Nancy.

L'armoire placée au premier plan à droite tourne sur elle-même et donne passage aux deux femmes. Edith s'avance la première, timidement, sur la pointe du pied.

NANCY, la suivant,  
mais s'arrêtant à la porte

Vous êtes sûre qu'il est sorti, mademoiselle ?

EDITH

Oui.

NANCY

Bien sûre ?

EDITH

Je l'ai vu de mes yeux remontant la rue de Villiers et s'acheminant vers le Strand. À tout hasard, je vais fermer cette porte, et toi, ferme celle qui communique à l'appartement de mon frère. (Après que Nancy a été fermer la porte, Edith descend un peu en scène.) Tu me dis qu'ils se sont battus, il y a une heure, sur la place de White-Hall ?

NANCY

Oui, mademoiselle.

EDITH

Mais alors, comment mon frère rentre-t-il chez lui au bras de l'homme qui l'a blessé ?

NANCY, apercevant la malle et la valise

Ah ! mademoiselle !... Mais dites donc, voici quelque chose qui va bien nous gêner, il me semble.

EDITH

Quoi ?

NANCY

Cette chambre n'était-elle pas le passage par lequel Sa Majesté devait fuir en cas d'alerte ?



EDITH

Oui ; après ?

NANCY

Eh bien, mais c'est qu'ils y sont installés.

EDITH

Où ?

NANCY

Dans cette chambre. Voici la malle du maître et très-probablement la valise du domestique.

EDITH

Mon Dieu ! que dis-tu là ?

NANCY

Voyez plutôt.

EDITH

Voilà qui se complique de plus en plus.

NANCY

Qu'en dites-vous ?

EDITH

Je dis que si, par bonheur, ce jeune homme appartenait à la bonne cause, il n'y aurait que demi-mal ; mais ce n'est pas probable. Un royaliste ne serait pas si bon ami de mon frère.

NANCY

Il y aurait encore quelque chose de pis que de le trouver royaliste.

EDITH

Qu'y aurait-il de pis ?

NANCY

Ce serait de le trouver amoureux.

EDITH

Eh bien, après ?

NANCY

Oh ! c'est que s'il ne l'était pas, et que mademoiselle voulût se donner la peine de lui faire tourner la tête...

EDITH

Taisez-vous !

NANCY

Pardon, mademoiselle.

EDITH

Comment voulez-vous qu'un jeune homme de cet âge-là ait le cœur libre ?

NANCY

Mademoiselle l'a bien.

EDITH

Je suis une femme, moi.

NANCY

Ce n'est pas une raison.

EDITH

Je voudrais seulement savoir qui il est... et quant à l'état de son cœur...

NANCY

Eh bien ?

EDITH

Cela ne me regarde pas.

NANCY, après avoir regardé la malle

Vous voudriez savoir qui il est ?

EDITH

Oui.

NANCY, poussant la malle du pied

C'est bien facile, ce me semble.

EDITH

Comment t'y prendrais-tu ? Voyons.

NANCY

Voici sa malle. Il serait bien extraordinaire qu'elle ne contînt pas quelque papier, quelque lettre, quelque renseignement à l'aide duquel on puisse arriver à connaître sa famille.

EDITH

Vous voulez que je force une serrure ? Vous êtes folle, ma chère.

NANCY

Rien à forcer du tout, mademoiselle : la malle est ouverte.

EDITH

Ah ! elle est ouverte ?

NANCY

Tenez, voyez plutôt.

EDITH

Tu veux, Nancy, que je commette une pareille indiscretion ?

NANCY

Dame, la gravité des circonstances excuse bien votre curiosité.

EDITH

Il est vrai que les circonstances sont graves.

NANCY

Mais songez donc, mademoiselle, qu'il s'agit tout simplement du salut du roi et du bonheur de l'Angleterre.

EDITH

Je crois que tu as raison, Nancy ; et devant de pareils intérêts...

(Elles portent la malle sur une chaise à gauche.)

NANCY

Il n'y a pas d'indiscretion possible... Je vous demande un peu si l'on peut comparer un méchant Écossais...

EDITH

Il a fort bon air, Nancy, je t'assure.

NANCY

Je crois bien : ils se figurent tous qu'ils descendent de Robert Bruce !

(Elle va à la valise de Cuddy.)

EDITH

Sans compter qu'il est brave. Un homme qui s'est battu avec le colonel Hamilton, et qui l'a blessé !

NANCY

Voyez sans perdre de temps ; voyez, mademoiselle, voilà la nuit qui vient.

(Elle ouvre la valise de Cuddy.)

EDITH

Mais que fais-tu, toi ?

NANCY

Je regarde, de mon côté, dans le portemanteau du valet, si je ne trouve rien qui puisse nous guider dans nos recherches.

EDITH

Je ne vois jusqu'à présent que des habits. Ah !... un paquet de lettres.

(En plongeant la main vivement dans la malle,  
elle fait tomber les habits à terre.)

NANCY

Voilà votre affaire.

EDITH

Je n'ose.

NANCY

Lisez, lisez !

EDITH

Trouves-tu quelque chose, toi ?

NANCY

Ma foi ! non... Des guenilles, un vieux plaid, une jaquette.

EDITH, émue

Ces lettres sont d'une écriture de femme, Nancy.

NANCY

La correspondance de quelque cousine.

EDITH

À moins que, comme moi, cette femme ne conspire, Nancy.

NANCY

Oh ! vous avez raison ; il faut les ouvrir, et à l'instant même.

EDITH

Comment ! toutes ?

NANCY

Oh ! non, une seule suffira... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! un dirk, une vieille cornemuse... Ah !

(Elle trouve une bourse.)

EDITH

Quoi ?

NANCY

Rien.

EDITH

Eh bien, j'ai... j'ai ouvert la lettre... Mais...

NANCY

Mais ?

EDITH

Je ne sais comment cela se fait, je n'ose pas la lire.

NANCY, s'approchant

Ah ! mon Dieu ! mademoiselle, comme votre cœur bat !

EDITH

Tu est folle !

NANCY

Je l'entends d'ici.

EDITH, lisant

« Mon cher fils... » Ah ! c'était de sa mère.

NANCY

Bon jeune homme !

EDITH

Et moi qui pensais...

NANCY

Voyez combien les jugements portés d'avance sont pleins de témérité. Pauvre garçon, quand on pense que vous le soupçonniez !...

EDITH

Tandis qu'il était innocent.

NANCY

Comme l'enfant qui vient de naître.

EDITH

Que tiens-tu donc là ?

NANCY

Ah ! oui, à propos, la bourse du laquais. Vraie bourse d'Écos-sais, voyez : percée à jour.

EDITH

Elle renferme quelque chose, cependant ?

NANCY

Une médaille de saint Dunstan... On dit que c'est un saint fort miraculeux pour donner de bons maris aux filles. Je prends la médaille.

EDITH, prenant la bourse d'Evan

Celle du maître est un peu mieux garnie... Pauvre garçon ! j'ai bien envie... (Tirant une bague de son doigt.) En reconnaissance du service qu'il m'a rendu...

NANCY

Mademoiselle !

EDITH

Quoi ?

NANCY

Il me semble avoir entendu...

EDITH

Ah ! mon Dieu !

NANCY, s'avançant sur la pointe du pied  
du côté du fauteuil, apercevant Cuddy

Là... là, près de nous... son laquais qui dort.

EDITH

Es-tu bien sûre au moins qu'il dorme ?

NANCY, l'attirant à elle

Voyez plutôt.

EDITH, écoutant

Silence !

NANCY

Autre chose encore ?

EDITH

Des pas dans l'antichambre... On s'approche de la porte... on essaye de l'ouvrir... C'est lui !

NANCY

Sauvons-nous, mademoiselle ! sauvons-nous !

(Elles s'échappent par la porte secrète ; la porte se referme sur elles, et l'armoire reprend sa place. – Il fait nuit sur le théâtre.)

## Scène V

Cuddy, endormi ; Evan, à la porte.

EVAN, frappant

Cuddy ! Cuddy !

CUDDY, à moitié endormi

Entrez.

EVAN

Entrer !... Imbécile ! comment veux-tu que j'entre, puisque tu t'es enfermé en dedans ?

CUDDY se lève en trébuchant ;

il tient à la main une cuisse de poulet

Moi, Votre Honneur, je me suis enfermé en dedans ? Si je suis enfermé, c'est de votre fait, et non du mien.

EVAN

N'importe ! ouvre toujours, drôle !

CUDDY, ouvrant la porte

C'est étonnant, monsieur : les verrous sont poussés. C'est probablement une façon qu'ont les serruriers d'Angleterre, de fermer les portes en dedans en même temps qu'en dehors.

## Scène VI

Cuddy, Evan.

EVAN

Que faisais-tu pour avoir été si longtemps à m'ouvrir ?

CUDDY, à part

Ah ! ah ! il est de mauvaise humeur. (Haut.) Ce que je faisais, Votre Honneur ?

EVAN

Oui, je te le demande.

CUDDY

Je rangeais vos hardes.

EVAN

Sans lumière ? Elles doivent être bien rangées ! Va allumer les bougies dans l'antichambre et reviens vite ; je veux me coucher.

CUDDY, à part

Il paraît qu'il n'a pas rencontré la dame.

(Il sort par la première porte, à gauche.)

EVAN

Que diable se passe-t-il dans Londres ? Je n'ai jamais entendu tant de cris. Les uns crient : « Vive M. Lambert ! » les autres : « Vive M. Monk ! » Les trois quarts des maisons sont illuminées. (S'embarrassant les pieds dans quelque chose.) Bon ! qu'y a-t-il donc sur le parquet, et dans quoi est-ce que je marche ?

CUDDY, entrant avec une bougie  
qu'il pose sur la table

Par ma foi ! Votre Honneur, dans vos canons de velours d'Utrecht... Pouvez-vous traiter ainsi votre plus bel habit ?

EVAN

Qui donc a jeté ainsi toutes mes hardes sur le plancher ?

CUDDY

Ah ! monsieur ! et les miens, donc !

EVAN

Comment ! c'est ainsi que tu rangeais mes habits, maroufle ?

CUDDY

Eh bien, non, monsieur, je ne les rangeais pas ; mais je proteste devant Votre Honneur que je ne les dérangerais pas non plus. Je dois même vous avouer une chose : c'est que j'étais si fatigué, que je dormais.

EVAN

Oui, et, pendant ton sommeil, il sera entré quelque hardi voleur !

CUDDY

Comment serait-il entré, puisque la porte était fermée ?

EVAN

De ce côté, oui ; mais de celui-là ?

(Il montre la porte de communication.)

CUDDY, allant à la porte du fond

Fermée aussi, Votre Honneur ; il y a magie !



EVAN

Imbécile !

CUDDY

Oui, monsieur, je le répète, il y a magie. D'abord, il n'est pas naturel qu'un homme à qui vous donnez un si rude coup d'épée devienne tout à coup votre ami ; il n'est pas naturel qu'au lieu de vous conduire chez le juge, il vous amène dans son hôtel, qu'il vous y fasse servir un excellent souper ; il n'est pas naturel que, pendant que je dors, des portes que j'ai laissées ouvertes se ferment d'elles-mêmes en dedans ; il n'est pas naturel que des objets qui sont dans une malle et dans une valise se répandent sur le parquet. Votre Honneur n'est point sans savoir qu'il existe des lutins : nous en avons un à Inverlochi, Votre Honneur se le rappelle bien, qui entre toutes les nuits dans l'écurie, qui mêle le crin des chevaux, qui les fait galoper jusqu'au jour ; de sorte qu'on les retrouve blancs d'écume et fourbus des quatre membres sans que l'on se soit aperçu qu'ils aient quitté le râtelier.

EVAN

Tu es fou, Cuddy !

CUDDY

Dame, à moins que, comme le disait ma mère, je ne sois somnambule, et que, pendant mon sommeil, je ne me sois relevé pour ranger vos effets et les miens... Ah ! Votre Honneur !

(Il secoue sa bourse vide.)

EVAN

Qu'y a-t-il encore ?

CUDDY

Il y a, monsieur, que le lutin m'a volé.

EVAN

Quoi ?

CUDDY

Un objet de la plus grande valeur, qui était dans ma bourse. Voyez la vôtre, Votre Honneur, voyez vite !

EVAN, poussant un cri d'étonnement

Ah !

CUDDY  
 Vous aussi ?

EVAN  
 Non, au contraire.

CUDDY  
 Comment ! au contraire ?

EVAN  
 Oui. Outre mon argent, auquel on n'a point touché, je trouve dans ma bourse une bague qui n'y était pas.

CUDDY  
 Votre Honneur, il y en a deux !

EVAN  
 Deux quoi ?

CUDDY  
 Deux lutins : un qui en remet, et l'autre qui en retire.

EVAN, tout à coup  
 Cette bague...

CUDDY  
 Eh bien ?

EVAN  
 Je la connais.

CUDDY  
 Bah !

EVAN  
 Je l'ai vue à la main de la femme pour laquelle je me suis battu, au moment où elle passait son bras sous le mien.

CUDDY  
 Monsieur, comment voulez-vous que cette femme, qui se sauvait de lord Hamilton comme du diable, vienne vous retrouver justement chez lui ? Impossible ! à moins que...

EVAN  
 À moins que ?...

CUDDY  
 Ah ! Votre Honneur, c'est bien pis, alors !

Pis que quoi ?

EVAN

Pis qu'un lutin.

CUDDY

Qu'est-ce donc ?

EVAN

CUDDY

C'est une fée !... Vous vous rappelez la dame de Lochiel, qui attirait les voyageurs en chantant sur le haut de la falaise, et qui les précipitait dans le torrent ?... (Se cramponnant à la table.) Nous sommes attirés, Votre Honneur ! nous sommes attirés !

EVAN

Tais-toi !

CUDDY

Vous avez entendu quelque chose ?

EVAN

Quelqu'un vient par le corridor ; c'est sans doute notre hôte. Ramasse mes effets, et porte tout ça par là.

CUDDY

Monsieur, à votre place, je dirais tout à lord Hamilton, et si c'est un chrétien...

EVAN

Je te dis de te taire !

(Cuddy sort quelques instants après l'arrivée d'Hamilton.)

## Scène VII

Evan, Hamilton.

HAMILTON

Pardon de vous déranger à pareille heure, mon jeune ami ; mais une circonstance des plus graves m'amène chez vous.

EVAN, sous l'empire

d'une seule préoccupation

À toute heure du jour comme de la nuit, vous êtes le bienvenu, milord.

HAMILTON

J'ai lu la lettre de votre père... Il vous présente à moi comme un homme dévoué au parti du parlement.

EVAN, toujours préoccupé

Du parlement ?... Oui, oui, oui !... Certainement que je lui suis dévoué, au parlement...

HAMILTON

Il me dit que vous êtes prêt à combattre pour la cause des saints, que représente le général Lambert.

EVAN

Pour la cause des saints, tout prêt !

HAMILTON

Et, au besoin, à vous faire tuer pour elle ?

EVAN

J'aimerais autant que la chose n'allât pas si loin ; mais enfin, si mon père a engagé ma parole...

HAMILTON

Non-seulement votre parole, mais encore la sienne.

EVAN

La sienne aussi ? En ce cas, lorsque le moment sera venu, milord...

HAMILTON

Il est venu !

EVAN, préoccupé

Il est venu ?... Je ne sais pas pourquoi je m'obstine à croire que vous êtes marié, milord !

HAMILTON

Marié ou garçon, Evan, il ne s'agit pas de moi.

EVAN

De quoi s'agit-il donc ?

HAMILTON

Il s'agit du salut de l'Angleterre. Sachez qu'un complot terrible se trame à cette heure.

EVAN

Ah bah !

HAMILTON

Un complot qui nous échappe encore, mais dont nous sommes en train de réunir tous les fils.

EVAN, préoccupé

C'est que, si vous étiez marié, tout s'expliquerait.

HAMILTON

Comment, tout s'expliquerait ?

EVAN

Je m'entends... Vous disiez donc ?

HAMILTON

Je disais qu'un coup d'une audace inouïe venait d'être exécuté.

EVAN

Bah ! lequel ?

HAMILTON

Le major Ingolsby, un renégat, un traître, vient, avec cinquante hommes, de s'emparer de la Tour et d'y enfermer le général Lambert.

EVAN

Comment ! le général Lambert ?...

HAMILTON

Prisonnier, mon cher hôte ! prisonnier ! Maintenant, d'où vient le coup ? Vient-il de Monk ou vient-il du roi Charles ? Vient-il de tous deux ?... Mais vous ne m'écoutez pas !

EVAN

Si fait, je vous écoute. (Répétant la phrase.) Vient-il de Monk ou vient-il du roi Charles ? vient-il de tous deux ?... Ainsi, parole d'honneur ! vous n'êtes pas marié ?

HAMILTON

Jeune homme, jeune homme ! le moment est mal choisi pour plaisanter !

EVAN

Aussi, je vous jure que je ne plaisante pas le moins du monde.

HAMILTON

Alors, si vous ne plaisantez pas, suivez-nous.

EVAN

Où cela ?

HAMILTON

Il s'agit de réunir les soldats du parlement, épars dans les différents quartiers de Londres, de délivrer le général Lambert, de le remettre à leur tête, et de faire face au complot, quel qu'il soit.

EVAN

Faisons-lui face, je ne demande pas mieux.

HAMILTON

Alors, prenez votre épée et suivez-moi.

EVAN

Cuddy, mon épée !

CUDDY, entrant

Vous me laissez seul ici, Votre Honneur ?

EVAN

Non, tu viens avec moi. Prends ta claymore.

CUDDY

Merci, Votre Honneur ; combattre des hommes tant que vous voudrez, mais des esprits, des lutins, des fées... non !

HAMILTON

Que dit donc votre laquais ?

EVAN

Rien ; seulement, il était vaincu comme moi que Votre Honneur était... Mais cela vous contrarie quand on vous en parle ; n'en parlons donc plus, et cependant...

HAMILTON

Venez-vous ?

EVAN, cherchant des yeux

Je ne vous demande que le temps d'écrire une ligne.

HAMILTON

Vous avez tout ce que vous cherchez sur cette table : encre, plume et papier.

EVAN

Merci.

(Il va à la table.)

HAMILTON

Le rendez-vous est au bout de la rue de Villiers, dans le Strand ; nous avons là deux cents hommes résolus c'est tout ce qu'il faut.

EVAN

C'est plus qu'il ne faut.

HAMILTON

Je vous annonce à eux.

EVAN

Annoncez-moi.

HAMILTON

Mais prenez garde, si vous tardiez de dix minutes seulement, de nous trouver partis.

EVAN

Je vous rejoins dans cinq minutes.

## Scène VIII

Les mêmes, un domestique,  
entrant vivement par la porte du fond.

LE DOMESTIQUE

Milord...

HAMILTON

Qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE, lui présentant une lettre

Lisez.

EVAN

Puisqu'elle vient ici pendant que je n'y suis pas, elle trouvera cette lettre.

HAMILTON, après avoir lu

Il est là ?

LE DOMESTIQUE

Oui, milord.

HAMILTON

Pas une minute à perdre. Le rendez-vous n'est plus dans le Strand, il est au pont de Londres. (Au domestique.) Viens, viens !

(À Evan.) Vous entendez ?

(Il se tient au fond avec l'officier qui a apporté la lettre.)

EVAN, tout en écrivant

J'entends. (Répétant ce qu'il écrit.) « Esprit, ange, lutin, fée ou démon, je vous aime ; apparaissez-moi, faites-vous connaître, afin que je tombe à vos pieds et que je vous adore. »

HAMILTON, au fond

Eh bien, Evan ?

EVAN

Voilà !... Viens, Cuddy, viens !

CUDDY

Moi ? J'attends monsieur.

(Ils sortent ensemble par la porte du fond.)

### Scène IX

Edith, seule, poussant doucement la porte secrète.

Il a écrit... (Elle remonte à la porte du fond et écoute.) Bien ! j'entends la porte qui se referme. Les voilà sortis, et probablement pour toute la nuit. (Elle descend et va à la table.) Voyons un peu ce qu'il écrivait et à qui il écrivait... Ah ! c'était à moi. Je puis lire sans indiscrétion. (Elle lit.) « Esprit, ange, lutin, fée ou démon, je vous aime ; apparaissez-moi, faites-vous connaître, pour que je tombe à vos pieds et que je vous adore. EVAN. » (Silence.) Ah ! voilà qui mérite une réponse. (Elle s'assied à la même table et écrit au bas du billet.) « Ne demandez pas que je me fasse connaître, ne demandez pas que je me révèle à vous, jusqu'à ce que l'occasion se soit présentée de me faire savoir jusqu'où peut aller votre dévouement... » (La porte du fond se rouvre sans bruit ; Evan reparait, voit Edith assise et s'approche doucement.) « Vous êtes venu à Londres pour y chercher la gloire et la fortune ; je puis vous donner tout cela. »



## Scène X

Edith, Evan, à deux pas derrière elle ; puis Cuddy.

EVAN, lui retirant la lettre

Merci !

EDITH, jetant un cri

Ah !

(Elle souffle la bougie. – Obscurité complète.)

EVAN, s'élançant à la porte du fond

Oh ! peu m'importe... Cette fois, vous êtes bel et bien ma prisonnière, allez... Cuddy ! Cuddy !

CUDDY, paraissant à la porte du fond

Votre Honneur ?

EVAN

Garde la porte ! je tiens notre lutin.

CUDDY

Oh ! monsieur, ne le lâchez pas !

(Edith cherche à tâtons le ressort, le trouve  
et sort par la porte secrète, qu'elle referme sur elle.)

EVAN

Et toi, ne le laisse pas passer.

CUDDY

Soyez tranquille, s'il se présente, je le coupe en deux avec ma claymore.

EVAN, cherchant Edith  
et ne la trouvant plus

Partie !... évanouie !... De la lumière, Cuddy ! (Cuddy sort.)  
Oh ! je ne me trompe pas... J'ai entendu de ce côté... Ah ! vous avez passé à travers la muraille, mon beau lutin ; mais, dussé-je y passer à mon tour, je vous suivrai. J'ai entendu souvent parler de portes secrètes, de couloirs dérobes qui s'ouvrent à l'aide de ressorts invisibles ; il y a certainement quelque chose de pareil sous jeu !... Ah ! je crois que je la tiens !

CUDDY, en dehors

Le tenez-vous ?

EVAN

Oui, oui, vite, de la lumière, Cuddy !

CUDDY, en dehors

Attendez... en voilà.

EVAN, appuyant sur le ressort  
qu'il a découvert

La porte s'ouvre !... Ah ! par ma foi, de la lumière me trahirait... Où a passé ce charmant démon, je passerai bien.

(Il sort et referme la porte secrète,  
au moment où Cuddy reparaît avec la lumière.)

Scène XI

Cuddy, une bougie à la main.

Tenez bien, monsieur !... tenez bien !... Ne le lâchez pas surtout !... Me voilà !... Eh bien, où est-il ? Votre Honneur ! Miséricorde, il est entraîné !... Au secours !... À l'aide !... Ah !...

(Il pousse des cris affreux.)

## ACTE QUATRIÈME

*Un grand salon avec porte au fond. – Porte secrète s’ouvrant au milieu d’un panneau. – Porte de côté à droite et à gauche. – Portes dans les angles.*

### Scène première

Evan, seul.

Il entre par le panneau.

M’y voici ! (Regardant autour de lui.) Non ! pas encore, à ce qu’il paraît, puisque je ne vois personne. N’importe, j’irai jusqu’à ce que je la trouve.

(Il traverse le théâtre sur la pointe du pied et sort par la porte opposée, au premier plan, à droite.)

### Scène II

La reine, Edith, entrant par la porte du fond.

EDITH

Venez, venez, madame, et excusez la simplicité de la demeure ; cette maison n’était pas destinée à recevoir une reine.

LA REINE

Chère enfant, cette maison est un palais près de celle que nous habitons en Hollande.

EDITH, lui montrant un fauteuil,  
où la reine s’assied

Au moins peut-elle vous offrir ce que n’offrent pas toujours des palais : des cœurs loyaux... des âmes dévouées... Sir John Greenville a dû se rendre directement à Gravesend, où se trouve le roi, et l’inviter à se mettre en marche à l’instant même. Le roi, c’est convenu, remontera la Tamise sous un déguisement quelconque ; une fois ici, son costume habituel, celui sous lequel on a coutume de le voir, l’attend dans ce cabinet ; il le revêtira, montera à cheval, et, demain à la première heure, environné de tous nos amis, il apparaîtra dans les rues de Londres.

LA REINE

Oh ! je viens de les traverser, les rues de Londres. Tout est illuminé, et j'ai tressailli aux cris de « Vive le roi Charles II ! »

EDITH

Je ne sais pourquoi, mais j'ai tout espoir.

UN DOMESTIQUE, annonçant

Le chevalier Voghan !

LA REINE, s'écriant

Des nouvelles du roi ! Qu'il entre ! qu'il entre !

## Scène III

Les mêmes, Voghan.

VOGHAN

Oui, Votre Majesté, des nouvelles du roi, et de bonnes.

LA REINE

Soyez le bienvenu, chevalier.

VOGHAN

Monk est à nous, madame.

LA REINE

En êtes-vous sûr ?

EDITH, joignant les mains

Ah ! mon Dieu !

VOGHAN

Il s'est enfin décidé. C'est sir John Greenville qui a apporté cette bonne nouvelle au roi, lequel s'est mis en route à l'instant même pour se rendre ici, dans cette maison, au milieu de nous. Je le précède d'une heure à peine.

LA REINE

Il n'a rien dit de particulier pour moi ?

VOGHAN

Il m'a fait l'honneur de me remettre cette lettre.

(Il met un genou en terre et présente  
la lettre à la reine, qui la prend vivement.)

LA REINE

Merci, monsieur.

(Voghan remonte près d'Edith et s'entretient avec elle.)

EDITH

Votre Majesté veut-elle donner congé à M. Voghan ?

LA REINE

Le chevalier veut déjà nous quitter ?

EDITH

Madame, on a vu bon nombre de gens se diriger vers la Tour, et il serait bon de surveiller ce qui se passe de ce côté.

VOGHAN

Si j'ai besoin de me faire connaître des nôtres, quel est le mot d'ordre ?

EDITH

Placez dans votre phrase, et trouvez moyen de faire placer dans celle de votre interlocuteur, les trois mots : *Soleil, Versailles* et *Westminster*.

VOGHAN

Je ne les oublierai pas.

(Il va pour se retirer.)

LA REINE, lui tendant la main

Chevalier !

VOGHAN, un genou en terre,  
baisant la main de la reine

Votre Majesté me comble !

(Il sort. Edith l'accompagne.)

EDITH

Vous trouverez dans la chambre à côté les comtes de Montrose, d'Atthole et d'Argyle.

LA REINE, tout en lisant

Ces messieurs sont là ?

EDITH

Sa Majesté veut-elle leur faire l'honneur de les recevoir ?

LA REINE

Tout à l'heure... Restons un instant seules. J'ai besoin de respirer. Voyons, qu'as-tu fait depuis que nous nous sommes quittées ?

EDITH

Bien des choses ! Tout n'a pas été de soi-même, allez, Votre Majesté. D'abord, mon frère est à Londres.

LA REINE

Le colonel Hamilton ?

EDITH

Oui... Or, la première chose que j'ai faite a été d'aller me heurter à lui.

LA REINE

De sorte que... ?

EDITH

De sorte qu'il a cru me reconnaître, qu'il m'a poursuivie, qu'il a été sur le point de m'atteindre. Mais, par bonheur, l'anguille a glissé entre les doigts du pêcheur. Votre Majesté me voit-elle faite prisonnière par lui, comme le général Lambert par le colonel Ingolsby, moi, l'âme de la conspiration ?

LA REINE

Tu as dû avoir bien peur, chère enfant ?

EDITH

Rien que d'y penser, j'en frémis encore ; mais à quelque chose malheur est bon. J'ai fait une recrue.

LA REINE

Le colonel Ingolsby, tu m'as dit cela.

EDITH

Non, une autre encore ; mais... de celle-là...

LA REINE

Eh bien ?

EDITH

J'en parlerai plus tard à Votre Majesté.

LA REINE

Tu rougis, Edith.

EDITH

Oh ! non.

LA REINE

Et pourquoi ne m'en parles-tu pas tout de suite ?

EDITH

Bon ! nous avons bien le temps ! Puis, si je demande une récompense pour mon protégé, il faut qu'il l'ait gagnée... N'en parlons donc plus. Maintenant, Votre Majesté est ici en sûreté. À chaque coup de cette sonnette qui tintera, un de nos gentilshommes viendra se mettre à la disposition de Votre Majesté. Il y en a dix dans la chambre voisine, prêts à mourir pour elle. Votre main, madame. (La reine la baise au front.) Oh ! madame, voilà un baiser qui me fait plus que duchesse.

(Elle sort. La reine la reconduit et redescend au fauteuil.)

## Scène IV

La reine, puis Evan.

LA REINE, regardant Edith s'éloigner

L'adorable enfant ! Et quand on pense que là où le calcul et le génie ont échoué, le cœur réussira peut-être. (Elle relit la lettre du roi d'une voix qui va s'éteignant.) « Tout va bien, madame, et vous êtes en vérité mon ange tutélaire. » Son ange tutélaire !... le serai-je longtemps ?

(Elle reste rêveuse.)

EVAN, paraissant à la porte du fond

Ah ! cette fois, la voilà ! Il paraît que nous avons joué à cache-cache. (Il s'approche sur la pointe du pied.) Me voilà !

LA REINE, se retournant  
et jetant un cri

Ah !

EVAN

C'est moi, n'ayez pas peur !

LA REINE

Vous ?

EVAN

Oui, je comprends ; vous ne vous attendiez point à me voir. Vous vous croyiez débarrassée de moi... Eh bien, pas du tout !

LA REINE

Ah ! par exemple ! voilà une étrange apparition.

EVAN

N'y comptiez-vous pas un peu, madame, à un moment où à un autre ?

LA REINE

Mais enfin, monsieur, j'espère que vous voudrez bien m'expliquer...

EVAN

À quoi bon vous expliquer une chose que vous devinez parfaitement ?

LA REINE

Moi ? Je vous jure que je ne devine absolument rien. (À part.)  
D'où vient cet homme ? est-il des nôtres ?

EVAN

Eh bien, à force de chercher, j'ai trouvé le secret, j'ai poussé le ressort, et la porte s'est ouverte.

LA REINE

Quel secret ? quel ressort ? quelle porte ?

EVAN

La porte qui communique...

LA REINE, à part

Est-ce un ami ?

EVAN

Eh bien, alors...

(Il se met à genoux.)

LA REINE

Mais d'abord, relevez-vous, monsieur ; cette position à mes pieds est une offense, du moment qu'elle n'est pas un hommage.

EVAN

Vous êtes bien sévère, madame, pour un homme qui croyait cependant avoir quelque droit à votre reconnaissance, et qui, ayant reçu cette bague en échange du service qu'il vous a rendu...

LA REINE

Mais, en vérité, monsieur, savez-vous à qui vous parlez ?

EVAN

Je parle à l'esprit, à l'ange, au démon, à la fée, au lutin, à la



femme que je poursuis, ou plutôt qui me poursuit depuis mon arrivée à Londres.

LA REINE

Quoi !... moi, monsieur, je vous poursuis ?... Mais il faut que vous soyez fou pour me dire de pareilles choses.

EVAN

Eh bien, oui, je suis fou, j'en conviens... Je suis fou d'avoir cru qu'un dévouement dans lequel je risquais ma vie éveillerait un sentiment de reconnaissance, si faible qu'il fût, dans le cœur de la femme qui en était l'objet ! Je suis fou de vous suivre à travers les murailles, les portes secrètes, les escaliers dérobés, les appartements inconnus, où je me perds comme dans un labyrinthe, quand mes amis m'attendent, comptent sur moi, m'accusent peut-être de les trahir ! Je suis fou, si j'y suis venu pour autre chose que pour vous dire : Reprenez cette bague, madame, qui, du moment où elle est niée par la main qui la donna, n'a plus d'autre valeur à mes yeux que celle de l'or et de la pierre précieuse qu'il enchâsse. Prenez, madame, prenez !

LA REINE

Mais, monsieur, je ne puis prendre cette bague.

EVAN

Pourquoi ?

LA REINE

Parce que je ne la connais pas, parce qu'elle n'a jamais été ma propriété, parce qu'elle ne vient pas de moi, enfin.

EVAN

Vous ne la connaissez pas ?... Ah ! par exemple ! vous la portiez à la main gauche, madame, à la même main que vous avez passée sous mon bras quand vous avez réclamé ma protection sur la place de White-Hall... Elle n'est point votre propriété ? elle ne vient pas de vous ? Et qui donc l'a apportée dans ma chambre ? qui l'a mise dans cette bourse ? qui écrivait sur ma table quand je suis entré ? qui s'est enfui en soufflant la bougie et en laissant cette lettre inachevée ?... Cette lettre, elle n'est pas de vous non

plus, n'est-ce pas, madame ?

LA REINE

Monsieur, ni mon rang ni ma dignité ne me permettent d'en entendre davantage.

EVAN

Eh ! madame, fussiez-vous duchesse !...

LA REINE, avec une suprême dignité

Vous voyez bien, monsieur, que vous ne me connaissez pas.

(Elle sonne.)

EVAN, tout étourdi, et à lui-même

Ah çà ! voyons, est-ce que je rêve ? Y a-t-il quiproquo ?... Est-ce, en effet, une autre que celle... ?

(Il regarde Montrose, qui entre.)

### Scène V

Les mêmes, Montrose.

LA REINE

Milord, entrez, je vous prie. Voici un homme qui sort je ne sais d'où, qui parle de service rendu, de reconnaissance que je lui dois, d'une bague que je lui ai donnée, d'une lettre que je lui ai écrite, de sa protection par moi invoquée sur la place de White-Hall, que je ne connais pas, sur laquelle je n'ai jamais mis le pied, puisque je suis depuis une heure à peine en Angleterre, et que c'est la première fois que j'y viens. Tâchez de savoir s'il se trompe de bonne foi ou s'il est fou. Je vous confie ce soin, milord, et je vous laisse.

(Elle sort. Evan l'a écoutée, stupéfait.)

### Scène VI

Evan, Montrose.

MONTROSE, à part

Un homme que la reine ne connaît pas ! Comment, par où est-il entré ? Sommes-nous trahis ? Est-ce un espion ? (Haut.) Monsieur... (À part.) Assurons-nous s'il est des nôtres et s'il a le mot d'ordre : *Soleil, Versailles, Westminster...* (Haut.) Votre Honneur

pourrait-il m'apprendre quel est l'astre qui se lève en ce moment sur le ciel de l'Angleterre ?

EVAN

Dame, en ce moment, c'est la lune, Votre Honneur !

MONTROSE

Ah ! très-bien !

EVAN, à lui-même

Voilà, par ma foi, une singulière question ; mais comme elle est faite poliment, il n'y a rien à dire. (Haut.) Est-ce tout ce que vous avez à me demander ?

MONTROSE

Deux petites choses encore sans aucune importance... Quel est votre nom ?... Comment vous trouvez-vous ici ?

EVAN

Je me trouve ici parce que j'ai suivi le chemin... Enfin, parce que je me trouve ici... Quant à mon nom, j'ai d'autant moins l'habitude de le cacher qu'il n'est pas tout à fait inconnu... en Écosse, du moins. Je me nomme Evan, fils de Donald le Noir.

MONTROSE, à part

Un covenantaire ! Il ne sortira pas d'ici. (Haut.) Monsieur, c'est une grande joie pour moi d'entendre ce nom ; car si j'ai bonne mémoire, c'est celui d'un des défenseurs les plus ardents de notre sainte Église presbytérienne.

EVAN

En effet, Votre Honneur... et si j'en juge par ces derniers mots, vous êtes aussi pour le parlement ?

MONTROSE

Parlementaire enragé !

EVAN

Alors, partisan de M. Lambert ?

MONTROSE

Fanatique !

EVAN

Comment, en ce cas, n'êtes-vous point avec ceux qui le déli-  
vrent à cette heure ?

MONTROSE

Ah ! oui, oui... (À part.) C'est bon à savoir... (Haut.) Mais vous-même, comment n'y êtes-vous pas ?

EVAN

Parce que j'ai suivi cette dame qui prétend ne pas me connaître ; mais maintenant que je ne puis douter de son ingratitude...

(Il va à la porte secrète.)

MONTROSE, le retenant

Où allez-vous ?

EVAN, cherchant le bouton

Rejoindre mes amis, avec lesquels j'avais rendez-vous au pont de Londres.

MONTROSE, avec inquiétude

Pour, de là, vous porter sur la Tour ?...

EVAN, cherchant toujours

Oui, le rendez-vous était d'abord au Strand ; mais il a été changé une première fois.

MONTROSE, à part

Que faire ? (Haut et vivement.) Ignorez-vous qu'il l'a été une seconde ?

EVAN

Ah !... Ou donc est-il maintenant ?

MONTROSE

Ici. (À part.) Il ne m'échappera pas !

EVAN

Ici ?

MONTROSE

Ici même... Savez-vous où vous êtes ici, mon cher monsieur ?

EVAN

Je ne m'en doute pas.

MONTROSE

Eh bien, vous êtes chez le général Lambert.

EVAN

Ah ! c'est pour cela que la maison communique avec celle du colonel Hamilton ?

MONTROSE

Justement.

EVAN

Tout s'explique, alors ; mais, mon cher monsieur, cette dame...

MONTROSE

Quelle dame ?

EVAN

Celle qui était ici tout à l'heure, et qui vous a appelé.

MONTROSE

C'est sa femme.

EVAN

La femme de qui ?

MONTROSE

Du général Lambert.

EVAN

Sa femme ? Ah ! mon Dieu !... et moi qui ai cru... Je me trompais, évidemment...

MONTROSE, à part

Où diable vais-je l'enfermer ?

EVAN

Mais enfin, elle n'est pas seule ! Il doit y avoir une autre dame dans la maison ?

MONTROSE

Oui, sa fille.

EVAN

La fille de cette jeune dame... Mais ce doit être une enfant, mon cher monsieur.

MONTROSE

Elle est née d'un premier mariage.

EVAN

Grande alors ?

MONTROSE

Vingt ans.

EVAN

Belle ?

MONTROSE

Charmante !

EVAN

C'est celle-là ! Je ne m'étonne plus que l'autre n'ait rien compris à tout ce que je lui disais... Je ne m'étonne plus qu'elle vous ait appelé !

MONTROSE, allant à l'une des portes d'angle

C'est un bonheur, puisque nous nous trouvons être du même parti et défendant la même cause. (À part.) Il sera très-bien là-dedans.

EVAN, distrait

Ainsi, ce n'est plus du Strand, ce n'est plus du pont de Londres que nous partons ; c'est d'ici ?

MONTROSE, lui prenant le bras

D'ici même... Voici la chambre où ces messieurs vont se réunir pour discuter le plan de surprise... Entrez-y un instant ; vous n'y serez pas longtemps seul.

EVAN

Et l'autre dame, la jeune, la jolie, celle qui a vingt ans, pourrai-je la voir ?

MONTROSE

Pardieu ! c'est elle qui va nous donner les écharpes qui doivent nous servir de signe de reconnaissance.

EVAN

Alors...

MONTROSE

Oui, oui, entrez, entrez vite !

EVAN, se frappant le front

La femme du général Lambert !... Je comprends maintenant qu'elle m'ait cru fou !

(Il entre dans la chambre ; Montrose referme sur lui la porte à double tour.)

MONTROSE

La chambre n'a pas d'autre issue, si ce n'est une fenêtre qui donne sur la Tamise, et encore elle est grillée. Ma foi, il aura de la chance s'il s'échappe.

(Il va pour ouvrir la porte du fond.)

Scène VII

Montrose, la reine, puis Edith, seigneurs.

MONTROSE

Ah ! c'est vous, madame !

LA REINE

Eh bien, milord, qui est ce jeune homme ? que veut-il ? d'où vient-il ? le savez-vous ?

MONTROSE

Ce jeune homme, madame, est un ennemi ou un traître.

LA REINE

Que dites-vous !

MONTROSE

Je me suis assuré de sa personne, il est là.

LA REINE

Et qu'allez-vous faire de lui ?

MONTROSE

Ce qu'en temps de révolution, on fait d'un traître ou d'un ennemi, madame.

LA REINE

Oh ! vous m'effrayez, milord !

MONTROSE

Madame, nos dangers sont grands, les circonstances impérieuses, et, en politique, il n'y a pas de demi-mesures... Voilà mon avis ! pieds et poings liés, un bâillon à la bouche, et dans la Tamise... (Il ouvre la porte du fond.) Milords !

(Il sort vivement.)

EDITH

Qui, dans la Tamise ?

LA REINE

Ah ! te voilà, Edith... Qu'on l'enferme, qu'on s'assure de lui, qu'on le retienne prisonnier ; mais qu'on ne le tue pas ! oh ! qu'on ne le tue pas ! cela nous porterait malheur.

EDITH

Le tuer ! mais qui ?

EVAN, dans la chambre

Monsieur ! monsieur !

EDITH

Sa voix !

LA REINE

Tu connais ce jeune homme ?

EDITH

C'est lui !

LA REINE

Qui, lui ?

EDITH

Ce protégé à moi dont j'ai parlé à Votre Majesté.

LA REINE

Edith, tu aimes ce jeune homme ?

EDITH

Madame...

LA REINE

Tu l'aimes ?

EDITH

Puisque Votre Majesté l'a deviné...

LA REINE

Eh bien, sauvons-le ! sauvons-le !

(Edith court à la porte, qu'elle ouvre.)

EVAN

Corbleu ! est-ce ainsi... ? (Apercevant la reine, et à lui-même.)  
Tiens ! madame Lambert.

EDITH, prenant le bras d'Evan

Silence !



EVAN, à part

Et sa fille !... (Haut.) Ah ! cette fois, c'est vous ! je vous tiens !

EDITH

Oui, c'est moi, moi qui vous ai demandé votre protection sur la place de White-Hall, moi pour qui vous avez mis l'épée à la main.

EVAN

Laissez-moi d'abord vous regarder ; il y a assez longtemps que j'ai envie de vous voir.

EDITH

Dépêchez-vous... Eh bien ?

EVAN

Eh bien, vous êtes charmante, tout simplement.

EDITH

Maintenant, fuyez !

EVAN

Comment ?

LA REINE

Fuyez, monsieur !

EVAN

Comment, que je fuie ?

LA REINE

Par où vous êtes venu.

EDITH

Par là.

EVAN

Permettez ! je suis du complot, moi... du complot pour délivrer le général Lambert.

EDITH

Allez donc, je vous accompagne.

EVAN

Vous ?

EDITH

Oui.

EVAN

Vous ? (À part.) Elle me dit cela devant sa mère !

EDITH

Allez !

EVAN

Je vous avertis que si vous me trompez, je reviens... Je connais le secret.

(Il sort par la porte secrète.)

MONTROSE, entrant avec Voghan et des seigneurs,  
et courant à la porte du cabinet où était Evan

Vous l'avez sauvé, madame ! et savez-vous ce que vous avez fait ? Nous avons été trahis, livrés par cet homme sans doute. Le général Lambert est délivré ; dans une heure, il sera à la tête de dix mille soldats. Cette maison a été désignée comme devant servir d'asile au roi !

EDITH et LA REINE

Grand Dieu !

EDITH

Si le roi arrivait !

LA REINE

Tout est perdu !

EDITH

Non, madame, non ; pas encore peut-être... Le roi, je l'espère, n'a pas encore franchi l'enceinte de Londres ; il ne s'agit que de gagner du temps.

EVAN, reparaissant par la porte secrète

Je vous avais dit que je reviendrais.

EDITH

Oh ! quelle idée ! (À Evan.) Merci de ce que vous venez de faire.

EVAN

Eh bien ?

EDITH

Oui, vous nous avez déjà été très-utile.

EVAN

Ah bah !

EDITH

Mais vous pouvez l'être bien davantage encore. Maintenant que vous me connaissez, êtes-vous prêt à m'obéir aussi exactement et aussi promptement que quand vous ne me connaissiez pas ?

EVAN

Pour vous, je suis prêt à descendre dans l'enfer ou à escalader le ciel.

EDITH

Aveuglement ?

EVAN

Sur un seul mot de vous.

(Edith passe lentement devant Evan, regarde la reine et se dirige vers la porte, au deuxième plan de gauche.)

EDITH

Passez dans cette chambre.

EVAN

Après ?

EDITH

Vous y trouverez un pourpoint de velours noir, brodé de jais.

LA REINE, bas, à Montrose

Le costume du roi, messieurs.

EVAN

Bon !

EDITH

Un manteau.

EVAN

Bien !

EDITH

Vous les mettrez.

EVAN

À quoi bon ?

EDITH

Ah ! si on vous le dit, il n'y a plus de mérite !

EVAN

C'est juste.

EDITH

Allez et revenez ainsi vêtu !

EVAN

Mais je vais avoir l'air d'un royaliste.

EDITH

Qu'importe ! pourvu que vous restiez parlementaire au fond du cœur ?

EVAN

Au fait, l'habit ne changera pas mes principes.

EDITH

Hâtez-vous !

(Evan entre dans la chambre.)

LA REINE, tendant la main à Edith

Je t'avais devinée...

EDITH, à un domestique  
qui se tient au fond

Un mot à mes gens pour qu'ils donnent le change aux soldats... (Atthole et sir John sortent.) Et maintenant (elle va ouvrir la porte secrète), passez la première, madame. (La reine sort.) Vous, milords...

(Montrose sort.)

VOGHAN

Mais vous ?

EDITH

Moi, je suis de l'arrière-garde... Ne faut-il pas que je donne la consigne à ma sentinelle perdue ?

(Voghan sort.)

EVAN, sortant du cabinet

Le fait est que si le mérite consiste à obéir sans comprendre...  
Eh bien, il n'y a plus personne !

EDITH, entr'ouvrant la porte secrète

Si !... Demeurez là... Ne montrez aucune surprise... N'opposez aucune résistance, et quoi qu'il arrive, ne vous inquiétez de rien... On veille sur vous.

EVAN

Qui ?

EDITH, lui tendant la main

Quelqu'un... qui vous aime.

EVAN, se précipitant sur la main d'Edith,  
et l'embrassant avec transport

Oh !... cette main !...

(Des pas précipités se font entendre. – Edith retire vivement sa main.  
– La porte secrète se referme aussitôt. – Des gardes paraissent, conduits par un capitaine.)

### Scène VIII

Evan, le capitaine, gardes.

LE CAPITAINE

Il est ici ! C'est lui !... le voilà !...

EVAN, à part

Je n'y comprends rien... Mais je suis bien heureux de continuer à lui être utile.

LE CAPITAINE, marchant droit à Evan

Sire, votre épée !

EVAN

Hein ?... C'est à moi que vous parlez, monsieur ?...

LE CAPITAINE

À vous, sire !

EVAN, à lui-même

Elle m'a recommandé de ne m'étonner de rien ; mais ceci ne laisse pas de me surprendre un peu, je l'avoue.

LE CAPITAINE, montrant ses hommes

Toute résistances est inutile, vous le voyez.

EVAN

Parfaitement. J'ajoute même qu'elle est défendue... Aussi me

bornerai-je à vous prier de me dire...

LE CAPITAINE

Votre épée, sire !

EVAN

Encore un qui n'aime pas les explications.

LE CAPITAINE

J'attends...

EVAN

Prenez garde, monsieur ! Si je me pique au jeu, je suis capable de vous la rendre... et sans éclaircissement encore...

LE CAPITAINE

Rendez-la donc !

EVAN

Ah ! parbleu ! puisque vous y tenez tant, la voilà.

LE CAPITAINE

Maintenant, à White-Hall, messieurs. Chacun de vous répond du prisonnier sur sa tête !

EVAN

Eh bien, elle a beau dire, cela n'ôterait rien au mérite du sacrifice, de savoir pourquoi on le fait.

## ACTE CINQUIÈME

*La chambre de White-Hall où le roi Charles I<sup>er</sup>  
a passé sa dernière nuit.*

Scène première

Evan seul, assis et pensif.

« Sire, rendez-moi votre épée ! » Dans un moment où l'Angleterre est en république, et où il y a peine de mort contre tout membre de la famille de Charles I<sup>er</sup> qui y remet le pied, ces cinq mots me paraissent graves, surtout suivis de ceux-ci, qui me paraissent non moins graves : « Conduisez le prisonnier à White-Hall ; chacun de vous m'en répond sur sa tête !... » Ainsi, je suis à White-Hall !... Qui m'eût dit hier au soir, lorsque, du dehors, j'examinais cette fenêtre, la troisième, que ce matin, je pourrais l'examiner du dedans. Au reste, mon inconnue n'aura pas à se plaindre, j'espère. J'ai exécuté de point en point la consigne donnée. « Laissez-vous faire ! » Je me suis laissé faire. « N'opposez aucune résistance. » Je n'en ai opposé aucune. « Ne vous étonnez de rien... » Ah ! ici, avec toute la bonne volonté du monde, je n'ai pas pu lui obéir. Je m'étonne de tout, au contraire ! D'abord, du rôle qu'elle m'a distribué ; en second lieu, du profit qu'en peut tirer la cause que je suis venu servir, et particulièrement de ce qu'elle me laisse ainsi sans me donner de ses nouvelles. (Appelant.) Capitaine !... Au fait, pourquoi ne m'informerai-je pas ? Quoique sévères pour moi, mes gardiens ne sont pas grossiers. (Appelant.) Capitaine !

Scène II

Evan, le capitaine qui l'a arrêté.

LE CAPITAINE

Vous avez appelé, sire ?

EVAN

Oui... pardon si je vous dérange. (Le capitaine s'incline, mais froidement.) Il n'est pas venu une dame pour s'informer de moi,

savoir ce que j'étais devenu ?

LE CAPITAINE

Vous attendiez une dame ?

EVAN

C'est-à-dire oui et non... Elle ne m'avait pas dit positivement qu'elle dût venir. Néanmoins, il était probable... Enfin, il n'est venu personne ?

LE CAPITAINE

Si fait, sire : l'homme que vous avez demandé.

EVAN

Quel homme ?

LE CAPITAINE

N'avez-vous point dit que vous seriez aise d'avoir votre valet près de vous ?

EVAN

Si fait. Mais il m'avait été répondu d'une façon assez sèche que la chose présentait de grandes difficultés.

LE CAPITAINE

Oui ; mais, sur ma demande, le conseil s'est assemblé. Il a été décidé que, cette faveur ayant été accordée au roi Charles I<sup>er</sup>, votre père, et la position étant identique, elle devait vous être accordée à vous.

EVAN, gravement préoccupé

Au roi Charles I<sup>er</sup>, mon malheureux père... Oui, il avait demandé...

LE CAPITAINE

Que son domestique Parry ne le quittât plus jusqu'au dernier moment. En effet, Parry fut amené dans cette chambre et ne quitta plus le roi.

EVAN

Comment savez-vous cela ?

LE CAPITAINE

Je fus de garde, alors, à la porte du père, comme je le suis aujourd'hui à la porte du fils. Et c'est parce que l'on savait pouvoir compter sur ma vieille fidélité, que j'ai été choisi pour vous



arrêter, vous conduire ici, et veiller sur vous jusqu'au moment...

EVAN

Oui... je connais le moment. Alors, je suis bien dans la chambre habitée par Charles I<sup>er</sup> ?

LE CAPITAINE

Je l'ai vu plus d'une fois s'asseoir dans ce fauteuil où vous êtes assis. (Evan se relève vivement.) Je l'ai vu plus d'une fois s'agenouiller sur ce prie-Dieu...

EVAN

Ah !... Et qu'étiez-vous du temps du roi Charles I<sup>er</sup> ?

LE CAPITAINE

J'étais simple sergent.

EVAN

Et vous êtes capitaine ?

LE CAPITAINE

Milord protecteur m'honorait de sa confiance, et, après lui, M. Lambert a toujours été excellent pour moi. Ne vous étonnez donc pas de ma fidélité à le servir.

EVAN

Non-seulement je ne m'en étonne pas, mais encore je vous en félicite, mon ami ; et moi-même, tenez !... Bon ! qu'allais-je dire ?... Ainsi, vous connaissez le général Lambert ?

LE CAPITAINE

J'ai été six mois attaché à sa personne.

EVAN

Et, pendant ces six mois, vous avez pu pénétrer dans son intérieur ?

LE CAPITAINE

Familièrement.

EVAN

Donc, vous connaissez sa femme, sa fille... Sa femme, un peu sévère... Mais sa fille, hein ?... quelle charmante enfant !

LE CAPITAINE

Mais de qui parlez-vous ?

EVAN

De la femme et de la fille du général Lambert, pardieu !

LE CAPITAINE

Le général Lambert est veuf et n'a jamais eu d'enfants.

EVAN

Hein ?

LE CAPITAINE

J'ai l'honneur de dire à Votre Majesté que le général Lambert est veuf et n'a jamais eu d'enfants.

CUDDY, en dehors

Mais laissez-moi donc entrer près de mon maître. Vous savez bien que la permission m'est accordée, n'est-ce pas ?

EVAN

C'est Cuddy, je reconnais sa voix. Capitaine, vous avez dit...

LE CAPITAINE

Laissez entrer ce garçon. Votre Majesté n'a pas d'autre désir à exprimer ?

EVAN

Non ; du moment que le général Lambert est veuf et n'a jamais eu d'enfants...

LE CAPITAINE

Jamais.

EVAN

Alors, c'est bien, capitaine. Vous pouvez vous retirer. (Avec un soupir.) C'était tout ce que je désirais savoir.

(Le capitaine salue et sort.)

### Scène III

Evan, Cuddy.

CUDDY

Eh bien, Votre Honneur ?

EVAN

Eh bien, mon pauvre Cuddy !

CUDDY

Vous voilà donc ?...

EVAN

Oui, me voilà.

CUDDY

Qu'est-il donc arrivé ? Vous me criez : « Je le tiens ! » Je vous réponds : « Ne le lâchez pas... » Vous me répliquez : « Sois tranquille ; de la lumière, vite, vite, vite ! » J'accours avec une bougie. Plus personne !

EVAN

C'est vrai ! Tu as dû être bien étonné, mon pauvre garçon ?

CUDDY

Abasourdi, Votre Honneur !... Mais par où êtes-vous donc passé ?

EVAN

À travers la muraille.

CUDDY

À travers la muraille !... Et qui a pu vous déterminer à suivre un chemin si peu pratiqué ?

EVAN

Je m'étais juré à moi-même de savoir qui elle était.

CUDDY

Qui, elle ?

EVAN

Mais la dame de la place !... mais la dame de la bague !... mais la dame de la lettre !...

CUDDY

Le savez-vous au moins maintenant, qui elle est ?

EVAN

Moins que jamais, mon ami... Un instant j'ai cru savoir... Mais d'après ce que vient de me dire le capitaine...

CUDDY

Alors, c'est elle qui vous a conduit ici ?

EVAN

Non, elle s'est contentée de m'y faire conduire.

CUDDY

Mais enfin, Votre Honneur, ici, où êtes-vous ?

EVAN

Au palais de White-Hall, mon ami ; y comprends-tu quelque chose ?

CUDDY

Ma foi, non !

EVAN

Eh bien, on m'y a installé cette nuit, pendant que nous délirions, ou après que nous avons eu délivré M. Lambert.

CUDDY

Vous l'avez délivré ?

EVAN

Pas moi, précisément. Mais j'eusse certainement aidé à le délivrer, si je n'avais pas eu la malheureuse ou l'heureuse idée, je n'en sais rien, de remonter pour la voir... pour la surprendre. C'est alors que je l'ai trouvée assise à ma table, écrivant cette lettre, tiens ! où elle me promet la gloire et la fortune.

CUDDY

Mais, monsieur, comment écrivait-elle, dans l'obscurité, sans lumière ?

EVAN

Il y avait une lumière, mais elle l'a éteinte... C'est alors que je l'ai suivie dans les ténèbres à travers la muraille, et que je me suis trouvé chez M. Lambert.

CUDDY

Chez M. Lambert ?

EVAN

Oui... où il paraît que je lui ai rendu un grand service.

CUDDY

À M. Lambert ?

EVAN

Mais oui... à M. Lambert. Mon Dieu ! que tu as donc le crâne épais, mon pauvre garçon !

CUDDY

Votre Honneur en sait plus que moi.

EVAN

Plus que toi, Cuddy ?... Non, pas beaucoup plus.

CUDDY

Mais moi, monsieur, je pourrais en savoir davantage.

EVAN

Comment cela ?

CUDDY

En m'informant... Vous savez ce que l'on dit, ce matin ?

EVAN

Comment veux-tu que je le sache, n'étant pas sorti ?...

CUDDY

Eh bien, Votre Honneur, on dit que le roi Charles II est débarqué à Douvres ; qu'il est venu par terre jusqu'à Gravesend ; que M. Monk est pour lui... avec son armée, et que lui et M. Monk marchent sur Londres. Voilà ce que l'on dit.

EVAN

Diable !

CUDDY

Eh bien, vous comprenez, monsieur, je sors, je m'informe. Je n'ai pas ma langue dans ma poche, vous le savez bien.

EVAN

Oui ; seulement, il y a un malheur, mon pauvre garçon.

CUDDY

Lequel ?

EVAN

C'est qu'on ne te laissera pas sortir.

CUDDY

Comment, on ne me laissera pas sortir ?

EVAN

Non.

CUDDY

Mais je suis donc prisonnier ici ?

EVAN

Je le suis bien, moi ; et comme j'ai l'habitude de t'avoir toujours à mes côtés, j'ai songé à te faire mettre sous clef.

CUDDY

Grand merci !

EVAN

Vois-tu, mon ami, le roi Charles I<sup>er</sup> avait avec lui un domestique nommé Parry. Eh bien, ce domestique, qui était à White-Hall comme tu y es... n'en est sorti qu'au moment...

CUDDY

Est-ce qu'il est venu, le moment ?... Ah çà ! monsieur... on ne va pas vous...

EVAN

Je l'espère. Cependant, à l'air du capitaine... Il est vrai que c'est un parlementaire enragé... qui doit tout à milord protecteur et à M. Lambert !

(On entend crier au loin : « Vive le roi ! »)

CUDDY

Monsieur ! monsieur ! on crie dans la rue ; ne l'entendez-vous pas ?

EVAN

Si fait. (À part.) Est-ce que je ferais mon entrée à Londres ? Ce serait l'occasion de m'accorder une amnistie.

CUDDY

Oh ! monsieur, tout le monde court du côté de la Cité...

EVAN

J'aimerais mieux que l'on vînt par ici. (Le capitaine entre précipitamment et s'incline à plusieurs reprises devant Evan.) N'importe, il paraît que ma position s'améliore, si j'en juge par le changement qui s'est opéré dans les manières du capitaine. (Haut.) Puisque vous voilà, monsieur, je voudrais vous prier d'une chose.

LE CAPITAINE

Sire, ne suis-je point ici pour vous obéir ?

CUDDY, bas

Monsieur, monsieur, il vous appelle sire...

EVAN

Oui, depuis hier... Capitaine, je désirerais que mon domestique pût sortir... Oh ! pour un instant.

LE CAPITAINE

Pour le temps qu'il plaira à Votre Majesté.

CUDDY

Monsieur, monsieur, on vous appelle Majesté.

EVAN

Je vous demanderais bien la même faveur pour moi ; mais je craindrais que cela ne fût pas parfaitement d'accord avec votre consigne.

CUDDY

Mais, monsieur, on vous prend donc pour le roi ?

EVAN

Oui, depuis hier... Cela ne te regarde pas.

CUDDY

Vous vous faites passer pour le roi ?...

EVAN

Cela ne te regarde pas.

CUDDY

Quelle étrange fantaisie !...

EVAN

Ce n'est pas moi qui l'ai eue. Descends, reviens vite, et dis-moi ce qui se passe.

(Cuddy sort.)

## Scène IV

Evan, le capitaine.

EVAN

Merci, capitaine.

LE CAPITAINE

Sire, je ne fais que mon devoir de fidèle sujet.

EVAN

Comment !... de fidèle sujet du parlement ?

LE CAPITAINE

Non, sire : du roi... et j'espère que Votre Majesté daignera se rappeler que, tout en l'arrêtant, tout en la retenant prisonnière, j'ai toujours conservé pour elle les égards qui lui étaient dus.

EVAN

Certainement. D'ailleurs, vous faisiez votre devoir ; et votre dévouement à milord protecteur et, après lui, à M. Lambert, n'a rien que d'honorable.

LE CAPITAINE

Sire, croyez-le... j'ai bien souffert d'être forcé d'obéir à des factieux.

EVAN

Ah ! ah !

LE CAPITAINE

On a violenté ma conscience, sire. On m'a forcé d'accepter successivement les grades de sous-lieutenant, de lieutenant et de capitaine. Tenez, mon frère, de son côté, n'a point été respecté dans ses opinions. On l'a forcé d'accepter le gouvernement de la Tour... Votre Majesté sait que l'on n'osait rien refuser à ce protecteur.

EVAN

Je vois que vous avez été victime, capitaine.

LE CAPITAINE

Votre Majesté l'a dit : victime ! et je crois que le seul grade de major peut effacer...

EVAN

Vous croyez que ça effacera ?...

LE CAPITAINE

J'en suis sûr... Si Votre Majesté daignait me nommer major !

EVAN

Croyez-vous que je le puisse ?

LE CAPITAINE

Qui en empêche Votre Majesté ? Au seul nom du roi, les soldats du général Lambert se sont dispersés. M. Monk vient de faire dans Londres une entrée triomphale. Il est en ce moment à Temple-Bar. Il marche sur White-Hall, et, dans un quart d'heure, Votre Majesté n'aura plus d'ennemis.

EVAN

Capitaine, je vous nomme major !



LE CAPITAINE

Oh ! sire !

EVAN, à part

S'il n'a jamais d'autre brevet que celui-là !...

LE CAPITAINE, aux gardes  
rangés dans l'antichambre

Messieurs, le roi m'a nommé major... Vive le roi !

Scène V

Les mêmes, Hamilton.

HAMILTON

Qu'est-ce que ce cri, messieurs ?... Aurais-je affaire à des traîtres ? Ordre du général Lambert de me remettre le roi. Voici l'ordre.

LE CAPITAINE

Ouais ! me serais-je trop pressé ?

EVAN, avec joie

Le colonel Hamilton !... Je vais donc avoir des nouvelles positives...

HAMILTON

Sire, il faut monter à cheval et me suivre.

EVAN

Ah çà ! vous aussi, vous m'appelez sire ?

HAMILTON

Evan !

EVAN

Ah ! vous me reconnaissez, vous ? C'est bien heureux ! Comment ! vous ne me prévenez pas que vous me logez dans un appartement où il y a des portes secrètes, des armoires qui tournent, des escaliers dérobés !

HAMILTON

Êtes-vous devenu fou ?

EVAN

Vous vous expliquez maintenant pourquoi je m'obstinais à croire que vous étiez marié ?

HAMILTON

Mais le roi ?

EVAN

Imaginez donc que j'ai trouvé le secret et poussé le ressort... que je l'ai suivie ; que je me suis trouvé dans la maison à côté de la vôtre ; que j'y ai rencontré une femme ; que l'on m'a dit que j'étais dans la maison du général Lambert...

HAMILTON

Le roi ! le roi ! Je vous demande où est le roi !

EVAN

Laissez-moi donc dire... Du moment que c'était la maison du général Lambert, j'ai compris... Je me suis dit : « La maison du général Lambert touche à celle du colonel Hamilton. Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque le colonel Hamilton est le bras droit du général Lambert... ou plutôt son bras gauche depuis que j'ai eu la maladresse... »

HAMILTON

Malheureux ! me direz-vous enfin où est le roi ?

EVAN

Mais je suis en train de vous le dire. Oui, j'ai compris tout cela... très-bien compris, jusqu'à ces mots : « Sire, votre épée ! » J'ai obéi. J'ai rendu mon épée, parce qu'elle m'avait bien recommandé de ne faire aucune résistance. Mais, tout en obéissant, dame !... j'avoue qu'à partir de ce moment, tout s'est embrouillé... et que je n'y comprends plus absolument rien.

HAMILTON

Alors, c'est vous que l'on a arrêté ?

EVAN

Mais oui, c'est moi !

HAMILTON

À la place du roi ?

EVAN

Sans doute, à la place du roi.

HAMILTON

En effet, ce costume...

EVAN

Je ne voulais pas le mettre... Mais on m'a dit que c'était pour le bien de la cause.

HAMILTON

Mais qui vous a arrêté ?

EVAN

Le capitaine.

HAMILTON

Par ordre de qui ?

EVAN

Par ordre de M. Lambert.

HAMILTON

Mais si c'est vous qui êtes arrêté...

EVAN

Parbleu ! si je le suis... vous le voyez bien !...

HAMILTON

Le roi ne l'est pas, alors ?

EVAN

Mais certainement, puisqu'il rentre dans Londres à la tête de l'armée de M. Monk...

HAMILTON

Ah ! nous avons été joués, trahis, dupés ! Mais tant que son épée reste à un homme de cœur...

(Il va pour sortir.)

EVAN

Où allez-vous ?

HAMILTON

Me faire tuer, s'il le faut !

EVAN

Allons donc ! et vous croyez que je souffrirai... ?

HAMILTON

Place !

EVAN

Vous ne sortirez pas ! (Lui sautant au collet.) Non, non, non !

## Scène VI

Les mêmes, Cuddy.

CUDDY, entrant tout effaré

Le roi ! le roi, Votre Honneur !

EVAN

Le roi, ici ?

CUDDY

Ici, ici, à White-Hall même.

EVAN

Que vient-il faire ?

CUDDY

Je n'en sais rien ; mais il vient, voilà ce que je sais...

EVAN, à Hamilton, qui brise son épée

Que faites-vous ?

HAMILTON

Ni rendue... ni vendue...

(Après avoir brisé son épée, il la jette à terre.)

## Scène VII

Les mêmes, puis Montrose, puis Charles,  
puis la reine, Edith et toute leur suite.

On crie : « Vive le roi ! »

MONTROSE, perçant la foule

Place au roi, messieurs !

EVAN

Comment ! le roi ici ?

MONTROSE

Le roi a voulu, messieurs, que sa première visite fût pour White-Hall, la dernière halte faite par son père entre la terre et le ciel.

(Il remonte et va se placer près des gardes qui garnissent le fond du théâtre. – Evan et Cuddy se sont un peu effacés derrière la cheminée. – Hamilton est pensif de l'autre côté de la cheminée, près de la porte. – Le roi entre seul ; arrivé sur le seuil, il se découvre.)

CHARLES

Salut, chambre funèbre et sacrée où mon père a passé la nuit suprême ; où, enfant, j'ai été conduit pour entendre ses dernières recommandations et recevoir ses derniers baisers. Oui, elle est bien telle que me la rappelaient mes souvenirs. Voici le fauteuil où le martyr était assis, où il nous reçut des mains de ma mère, nous plaça, ma sœur et moi, chacun sur un de ses genoux, et où il nous bénit tous deux avec des larmes et des sanglots... Mon Dieu ! permettez que je n'oublie jamais ce terrible moment... non pour punir... mais pour pardonner !... (Il appuie sa tête sur le dossier du fauteuil et pleure. Puis il la relève lentement.) Voici le prie-Dieu où il s'est agenouillé, quand on est venu lui dire que tout était fini et qu'il était temps de marcher à la mort. Voici la fenêtre, la fenêtre terrible qui a été pour lui la porte de l'éternité ; ses derniers pas ont foulé cette dalle de marbre. (Il s'agenouille.) Je ferai de cette dalle de marbre la table sainte d'un autel.

(Il baise la dalle et se relève.)

MONTROSE

La reine !

(Deux pages entrent et se placent de chaque côté de la porte, puis la reine paraît. Edith et les dames d'honneur se rangent à droite.)

EVAN

Ah ! c'était la reine !

CHARLES

Entrez, messieurs !

(Entrent Voghan, lord Greenville et autres partisans.)

EVAN

Pardon, sire : s'il est permis à ces messieurs d'entrer, nous est-il permis de sortir, à nous ?

CHARLES

Qui donc êtes-vous ?

(Evan va pour répondre. Hamilton l'écarte du geste après avoir salué Charles II.)

HAMILTON

Sire, je suis le colonel George Hamilton. (Edith fait un geste

suppliant à la reine. – Celle-ci semble la rassurer.) J'ai combattu contre vus en 1651. Depuis ce temps, je suis resté fidèle soldat de milord protecteur et du général Lambert... et je viens de m'opposer de tout mon pouvoir à votre retour en Angleterre et à votre rentrée à Londres.

EDITH, à voix basse et  
s'adressant au roi et à la reine

Oh ! sire !...

CHARLES

Vous vous trompez, milord, vous n'êtes rien de tout cela. Vous êtes le frère de miss Edith Hamilton, la fidèle amie de la reine, à laquelle je dois la meilleure part du trône sur lequel je vais m'asseoir, et dont je vous offre d'être un des soutiens.

HAMILTON

Merci, sire !

(Il va pour se retirer.)

CHARLES

Vous refusez ma faveur, vous refusez mon amitié... vous refusez ma main !

HAMILTON, après un temps de silence,  
s'incline respectueusement et baise  
la main du roi ; puis, d'une voix émue

Dieu vous garde, sire !

(Il sort.)

CHARLES

Messieurs, saluez cet homme ! Vous n'en verrez pas beaucoup qui en fassent autant que lui.

(Evan va pour suivre Hamilton.)

### Scène VIII

Les mêmes, hors Hamilton.

EDITH, arrêtant Evan

Eh bien, où allez-vous ?...

EVAN, avec un cri de surprise

Ah ! mon inconnue !

EDITH

Donnez-moi la main... Bon ! allez-vous me refuser, comme a fait mon frère au roi ?

EVAN

Votre frère ?...

EDITH

Allons ! (Au roi.) Sire, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté sir Evan Mac Donald, dont le dévouement, dans votre restauration, qui vient de s'accomplir si heureusement, nous a rendu de si grands services.

CHARLES

Comment ! monsieur, c'est vous qui avez protégé miss Edith et donné un coup d'épée au colonel Hamilton ?

EVAN

Oui, sire... à mon grand regret même...

EDITH, bas

Taisez-vous !

CHARLES

C'est vous qui nous avez prévenus du coup de main que l'on tentait en faveur du général Lambert ?

EVAN

Sire, je croyais parler à des amis.

EDITH, de même

Taisez-vous !

CHARLES

Enfin, c'est vous qui avez consenti à revêtir ce costume et à passer pour moi ; à vous faire arrêter à ma place... et dans un moment où, à me rendre un pareil service, vous risquiez votre tête ?...

EVAN

Sire, j'ai fait tout cela, c'est vrai ; mais je vous jure...

EDITH, bas

Taisez-vous donc, pour l'amour de Dieu !

CHARLES

Messieurs, je vous le demande à tous... (à la reine) et à vous

particulièrement, madame... que mérite un pareil dévouement ?

LA REINE

Il a été illimité, sire ! Impossible de se dévouer plus aveuglément que ne l'a fait sir Evan... Que la récompense elle-même soit donc illimitée !

CHARLES

Vous avez entendu, sir Evan ? Fixez vous-même votre récompense.

EVAN

Comment ! sire, vous me laissez le champ libre ?

CHARLES

Entièrement.

EVAN

Je puis demander... ce que je voudrai ?...

CHARLES

Pourvu que ce que vous demanderez soit au pouvoir du roi.

EVAN

Eh bien, sire, je vous dirai que, depuis que j'ai mis le pied à Londres... j'ai été tourmenté par un démon qui s'est attaché à mes pas, et m'a fait faire tout le contraire de ce que je voulais... par un lutin qui a passé à travers les murailles, les portes, les serrures, pour me faire renier ma foi, perdre l'esprit, risquer mon âme... par une fée d'autant plus dangereuse, qu'elle est la plus spirituelle, la plus charmante, la plus adorable des femmes. Eh bien, sire, de ce démon, de ce lutin, de cette fée, de cette femme, je voudrais me venger, mais longuement, à mon loisir, à ma fantaisie. Sire, exigez d'elle qu'elle me prenne pour mari.

CHARLES, à Edith

Vous avez entendu, miss Edith... Que dois-je faire ?

EDITH

Sire, un roi n'a qu'une parole.

CHARLES

Ainsi, malgré de pareilles intentions... ?

EDITH

Sire, avec l'aide de Dieu, je tâcherai de me défendre.



## DISTRIBUTION

Charles II, roi d'Angleterre	M. Nertann
Evan Mac Donald	M. Dupuis
Le colonel George Hamilton, ardent presbytérien	M. Munié
Cuddy, domestique d'Evan Mac Donald	M. Parade
Le comte de Montrose	M. Chaumont
Ashley	M. Joliet
Middleton	M. Aubrée
Voghan	M. Candeilh
Premier bourgeois	M. Bastien
Deuxième bourgeois	M. Saint-Germain
Pitter Bach	M. Boisselot
Le capitaine	M. Lemoigne
Premier ouvrier	M. Hamburger
Deuxième ouvrier	M. Schaub
Un domestique	M. Roger
Un crieur	M. Lechapelier
La reine Catherine de Bragance, femme de Charles II	M <sup>me</sup> Delphine Marquet
Miss Edith Hamilton, sœur du colonel Hamilton	M <sup>me</sup> B. Pierson
Nancy, sa suivante	M <sup>me</sup> Gremilly
Madame Bach	M <sup>me</sup> Alexis

*1600. – Le premier acte, en Hollande ;  
les autres actes, à Londres.*